

## REVUE DES LIVRES

### CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Jean-Claude POLET, *Parcours dans le patrimoine littéraire européen. Introduction à l'anthologie* (Patrimoine littéraire européen), Bruxelles, De Boeck, 2008, 16 x 24, XVII + 291 p., br. EUR 29.50, ISBN 978-2-8041-5060-0.

Couvrant trente siècles de littératures européennes, les dix-sept volumes d'anthologie dirigés par le Pr. Polet se terminent par un parcours de lecture, que l'on peut suivre sans cette anthologie, mais à laquelle il est constamment renvoyé. Les « domaines d'origine » président d'abord au classement : le judaïsme et le christianisme, le socle (je choisis ce mot) gréco-romain et un détour (id.) par les « racines celtiques, germaniques et slaves » ; à partir du Moyen Âge, chronologie et langue commandent le classement. L'A. a le souci de n'oublier aucune région et de refléter une grande diversité ; ce n'est donc pas la longueur d'un développement qui signale l'importance d'un mouvement (ainsi l'Europe latine, la *res publica litteraria*), mais ce que l'A. en dit, toujours nettement. On lira avec profit cet épilogue d'une vaste anthologie (1.400 auteurs, 5.300 textes), véritable bilan de la conscience européenne, trahie par certains des siens, relativisée dans le doute maladif et un multiculturalisme (non nommé) cache-misère des intégrations ratées ; conscience dont l'Union européenne est une conséquence et dont l'influence est mondiale. L'A. s'attache à la littérature comprise comme le « beau savoir dire vrai » (p. XIV), réalisé dès l'Antiquité avec Cicéron (p. 46) ; sans verser dans le régionalisme ni procéder à des choix subjectifs, l'A. arpente tous les domaines qui ont trouvé une expression littéraire (l'accent n'est donc pas sur la fiction). Il offre ici, sur tous les genres littéraires et toutes les époques qu'a connus l'Europe, des synthèses précises et denses, d'une grande maîtrise, écrites dans un style personnel et recherché, volontiers coruscant. – B. STENUIT.

Jean-Pierre AYGON, Corinne BONNET, Cristina NOACCO (éd.), *La Mythologie. De l'Antiquité à la Modernité : Appropriation, adaptation, détournement* (Interférences), Rennes, Presses Universitaires, 2009, 15.5 x 21, 423 p., br. EUR 20, ISBN 978-2-7535-0864-4.

Rares sont les Actes de colloques qui constituent des maîtres livres. C'est le cas de celui-ci, qui traite de diverses figures de la mythologie, principalement antiques. À aucun moment, en effet, les vingt-sept études recueillies n'y sont encombrées par le prêchi-prêcha des affiliations théoriques, ni par le jargon des justifications épistémologiques : les références herméneutiques, soutenues par une constante hauteur de vue, s'y donnent à percevoir exactement de la manière dont elles doivent le faire : par la constante pertinence, tout à fait convaincante, dont elles éclairent la conjonction de l'érudition historique et philologique, et le discernement critique. La présentation, par

J.-P. Aygon, Corinne Bonnet, Cristina Noacco, et les conclusions, par P. Payen, en donnent le ton. — Les travaux sont répartis en six parties : « 1. Le mythe des poètes et le mythe des philosophes dans l'Antiquité » ; « 2. Tradition ou création ? L'usage des mythes dans l'Antiquité et au Moyen Âge » ; « 3. Des mythes pour dire : fables anciennes et nouveaux enjeux au Moyen Âge » ; « 4. La fabrique des mythes à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance » ; « 5. Le mythe, vecteur de la pensée moderne » ; « 6. Le détournement du mythe dans la pensée contemporaine ». La présentation des contributions dans l'ordre chronologique des réalités étudiées permet au lecteur tout à la fois de saisir les pertinences propres à chacune d'elles dans la cohérence de leur contexte propre et de percevoir les modifications, les mutations, les transformations, les traditions, les constances et les résistances, de propos et de perspectives, qui se sont manifestées dans la suite des périodes et des consciences d'époque évoquées. Certes, un pareil passage en revue historique ne peut jamais que dessiner un profil : c'est ainsi que le XVII<sup>e</sup> s., capital pour comprendre le passage définitif du mythe antique à l'ordre de la métaphore, n'y figure que par allusions, dans les études qui concernent le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup>. Cela dit, les études réunies dans cet ensemble sont toutes très homogènes, du meilleur niveau universitaire : on en ferait volontiers un manuel de base pour chercheur débutant en la matière. — Ainsi, par exemple, l'étude de Marie-Odile Bruhat « Formes et enjeux de la critique du mythe dans la pensée des auteurs chrétiens du II<sup>e</sup> siècle » rend très exactement raison du moment problématique où s'est trouvée la conscience antique christianisée face aux mythes ; l'analyse que fait Daniel W. Lacroix des « Aspects de l'héritage mythologique latin dans les récits de Saxo Grammaticus » souligne fort bien, entre autres choses, l'entraînement et la dérive qu'une langue de culture adoptée provoque sur une matière apparemment résistante à l'assimilation ; Marylène Possami-Pérez, dans « Comment raconter et interpréter au Moyen Âge les récits d'agression sexuelle et la mythologie antique ? », montre avec nuance comment on a compris, en les christianisant, les mythes antiques repris dans l'*Ovide moralisé* ; Pierre Maréchaux, dans « *Inventio allegorica* : Réflexions sur un paradoxe mythographique », souligne combien Boccace, dans sa *Genealogia deorum gentilium*, fondée sur une interprétation stoïcienne de la mythologie, développe déjà une théorie tout humaniste de la poésie ; l'étude sur « l'Encyclopédie, de Jaucourt et la mythologie » de Geneviève Cammagne met clairement au point la conception qu'a eue, en la matière, un des collaborateurs majeurs de l'ouvrage ; et l'on est heureux de parcourir une partie du XIX<sup>e</sup> s. européen avec pour guide Christophe Imbert évoquant « La grande mélancolie des dieux titaniques : une approche de la "métaphysique terrienne" des poètes de la Romania ». On pourrait en dire autant de toutes les contributions de cet excellent recueil, de surcroît, très bien écrit et agréable à lire (on ne regrettera qu'une seule bévue de syntaxe, p. 374, ligne 1). — J.-Cl. POLET.

## PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

S. C. HUMPHREYS, *The Strangeness of Gods. Historical Perspectives on the Interpretation of Athenian religion*, Oxford, University Press, 2004, 14.5 x 22, 399 p., br. £ 55.00, ISBN 0-19-926923-8.

Ce livre est un recueil d'articles écrits par Sally Humphreys entre 1985 et 2002. Le premier, le deuxième, le troisième et le cinquième ont été publiés ailleurs, et leur texte est imprimé sans corrections ; on a ajouté seulement quelques informations dans les notes ; chaque chapitre publié antérieurement est suivi d'un appendice, où sont données quelques informations supplémentaires, surtout d'ordre bibliographique, et où sont corrigés quelques points mineurs. Par conséquent, le lecteur est parfois invité à comparer les idées de l'A. dans les années quatre-vingt avec celles qu'il a publiées ultérieurement, ce qui entraîne une certaine confusion. Seuls les chapitres quatre et six sont inédits. — On reste perplexe devant le plan de ce livre, expliqué brièvement dans l'introduction (p. 1-7). L'ambition de l'A. est de présenter à la fois une discussion

érudite (et extrêmement technique, parfois) sur les rituels athéniens (chapitres 4 et 6, et une partie du chapitre 3), avec une réflexion approfondie sur l'histoire de la philologie grecque et son avenir, sur le caractère et sur le fondement épistémologique de l'histoire des religions. — Le premier chapitre (p. 8-59) est une analyse des liens qui unissent l'enseignement des textes classiques au fait colonial dès le XIX<sup>e</sup> s. Pour l'A., les lettres classiques succèdent à la théologie dans le canon de l'éducation occidentale et gardent une place prééminente dans cet édifice jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> s. Il y a là des idées très fortes et intéressantes sur l'érotisation du sujet de la recherche en lettres classiques, le rôle des textes marginaux et le prestige acquis par les chercheurs qui s'en occupent, ainsi que sur la morale professionnelle et sur les difficultés rencontrées par les professeurs pour susciter l'intérêt de leurs étudiants. Le deuxième chapitre (p. 60-76) présente une problématique qui semble aujourd'hui dépassée ; on essaie d'explorer ce que l'A. appelle le mouvement vers la sécularisation et la rationalisation de la religion grecque. Grâce à la critique sévère de la religion grecque, telle qu'elle est connue à travers les poèmes d'Homère et d'Hésiode, par une portion considérable de l'élite (les philosophes, les poètes, les prosateurs, les médecins), une nouvelle approche du monde surgit au VI<sup>e</sup> s. ; cette approche est basée sur trois aspects : l'empirisme, la primauté de la vie politique sur le secteur privé de l'existence et l'argumentation fondée sur la raison. S. C. Humphreys entrevoit une opposition réussie à la critique, à son tour basée sur deux stratégies : on a réinventé la tradition, en éliminant la part d'absurde présente dans les mythes des héros, et on a défendu ce que la critique considérait comme sans fondement dans la tradition, à savoir l'existence des dieux et la validité des rituels. L'A. affirme (p. 56) que l'on n'est pas toujours en mesure de montrer qui défend la tradition et qui l'attaque, ce qui indique, à mon avis, que la question de la réception de la religion traditionnelle par les membres de l'élite cultivée est bien plus complexe et n'entre pas dans un schéma aussi réducteur que celui présenté dans le livre. Par ailleurs, ce qui est écrit dans les chapitres 3, 4 et 6 contredit en partie cette vision du débat entre tradition religieuse et raison. — Le troisième chapitre (p. 77-129), consacré à Lycurgue, a sérieusement vieilli, d'où une indispensable révision dans le long appendice. S. C. Humphreys nous présente le politicien athénien comme un nostalgique de l'Athènes de Périclès ; pourtant, ses héros n'étaient point les stratèges, mais bien les poètes et les artistes du siècle d'or de la démocratie athénienne. Son activité rituelle est jugée positivement, mais sa politique extérieure, qui visait à réformer l'état athénien pour résister à lui seul à la menace macédonienne, est sévèrement critiquée. Pourtant, l'exemple d'Athènes sous Lycurgue sert bien les idées de l'A. sur le caractère dynamique et instable de la tradition religieuse. En ayant recours à l'idéologie et à la pratique du passé, Lycurgue a innové à plus d'un égard dans sa politique religieuse. — Les quatrième et sixième chapitres (p. 130-196 et 223-275) nous introduisent, enfin, à « l'étrangeté des dieux » annoncée dans le titre du livre. Le quatrième chapitre est une discussion détaillée des faits religieux observés dans les calendriers démotiques attiques connus à ce jour ; l'A. déploie une habileté remarquable à montrer que l'activité politique et religieuse au niveau municipal n'est pas complémentaire ou préparatoire à la même activité au niveau civique (p. 194), comme on l'admet depuis longtemps. Par contre, le dème se présente comme une entité politique entretenant des relations complexes avec l'autorité centrale de la πόλις ; la marge d'innovation permise aux autorités des dèmes en matière de religion est beaucoup plus grande que celle dont disposent ceux qui gèrent la politique religieuse en ville. En somme, ce chapitre est le point fort du livre, son moindre mérite n'étant pas d'avoir réussi à remettre dans leur contexte historique très précis tous ces textes connus depuis longtemps et commentés maintes fois (tantôt, c'est en pleine guerre de Péloponnèse qu'on invoque ces textes ; tantôt, lors du renouveau de la vie municipale, à la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle). On consultera maintenant l'étude de N. F. JONES, *Rural Athens under the Democracy*, Philadelphia, 2005, qui couvre évidemment un domaine beaucoup plus étendu. — Le sixième chapitre est une présentation de la fête athénienne des Anthestéries. L'idée de S. C. Humphreys est très intéressante : au lieu de penser la fête comme une institution monolithique et statique, peu ouverte au changement, on propose d'analyser en détail

le processus historique par lequel la fête des Anthestéries répond à la vision de Dionysos qu'ont les Athéniens à chaque moment historique précis. La tentative est, à mon avis, vouée à l'échec, puisqu'il est impossible de réaliser une « fouille stratigraphique » des sources concernant la fête des Anthestéries. Le problème, dans ce type d'analyse, est qu'on aura toujours un nouveau document à produire qui change l'ancrage chronologique proposé. Ceci est clair dans le cas des Anthestéries. Comme n'importe quel autre savant ayant étudié cette fête au passé récent, S. C. Humphreys utilise dans son argumentation la documentation iconographique, qui consiste, pour l'essentiel, en une série de vases attiques à figures rouges et à figures noires. Il y a là certains points à préciser : les vases dits « des Lénéennes », ne commencent pas en 480 av. J.-C. (p. 240), mais à la fin du VI<sup>e</sup> s. ; à la p. 242, il est dit que la scène dionysiaque sur la péliké de Malibu – interprétée par M. Robertson comme étant une illustration du mythe de l'accueil de Dionysos par Icarios en Attique (*Greek Vases in the Getty Museum* 3, Malibu, 1986, p. 71-90) – ne représente pas nécessairement une légende spécifique. Ceci n'est pas exact, puisque la composition sur la péliké est très proche de celle d'un relief du *béma* de Phèdre au théâtre d'Athènes (M. C. STURGEON, « The Reliefs on the Theater of Dionysos in Athens », *American Journal of Archaeology* 81, 1977, p. 31-53) représentant Dionysos chez Icarios ; J. M. Padgett a identifié par ailleurs la légende de l'Érigoné sur un vase à figures noires du VI<sup>e</sup> siècle, une amphore du Musée de Boston, qui représente, selon toute évidence, la mort d'Icarios (« Priam or Icarus? », *Mediterranean Archaeology* 17 [2004], p. 65-70 ; dans la même revue, H. A. Shapiro a tendancieusement identifié la version du mythe d'Érigoné accusant Oreste du meurtre de son frère [« Erigone », p. 87-91], que S. C. Humphreys croit une invention de la période hellénistique) ; à la p. 248 et à la n. 61, il est question du fameux *chous* de la rue du Pirée ; S. C. Humphreys pense que la personne qui est initiée doit être Prométhée, c'est-à-dire celui qui fait la libation ; j'ai montré ailleurs (« Archaeological Contexts and Iconographic Analysis: Case studies from Greece and Etruria », dans L. HANNESTAD, V. NØRSKOV, C. ISLER-KERÉNYI et S. LEWIS [éd.], *The World of Greek Vases [Analecta Romana Instituti Danici. Suppl.]*, 41, Roma, 2009) que cette interprétation est peu probable ; à mon avis, il s'agit d'un rituel de consécration du vin à l'effigie dionysiaque, opérée par le héros civilisateur par excellence, Prométhée, inventeur, entre autres, du sacrifice sanglant ; Épiméthée, fabricant, en quelque sorte, de la « race des femmes », est là pour nous rappeler que le rituel de la consécration du vin, montré sur les « vases des Lénéennes » est une affaire de femmes ; la présence d'un *chous* couronné de lierre, dans les mains d'un esclave acolyte, montre que le rituel en question avait lieu pendant les Anthestéries. Pour la fête des Anthestéries, on consultera maintenant le chapitre 14 du livre de R. PARKER, *Polytheism and Society at Athens*, Oxford, 2006 et le chapitre 1 de N. SPINETO, *Dionysos a teatro*, Rome, 2005. — Le cinquième chapitre est fascinant : S. C. Humphreys montre comment deux concepts clés de la recherche sur la religion grecque, la fertilité et l'usage des images comme motifs apotropaïques, se sont formés (le deuxième en réaction au premier) au XIX<sup>e</sup> s. Les deux concepts sont très vivants aujourd'hui, surtout comme explication passe-partout avancée par des historiens des religions et des archéologues pour se dispenser d'une étude approfondie de leur matériel. — Le livre n'est pas destiné à l'étudiant. Malgré l'étendue des connaissances de l'A. sur l'anthropologie sociale et sur les préoccupations récentes des autres sciences sociales, il ne se recommande pas non plus à l'anthropologue ou au sociologue, à moins peut-être de faire abstraction des chapitres 3, 4 et 6. Par contre, tous ceux qui désirent approfondir l'étude de la religion grecque, les spécialistes de la philologie, de l'archéologie et de l'histoire grecque en tireront profit. S. C. Humphreys déploie une érudition remarquable et se montre très habile, à la fois dans l'étude de l'histoire des disciplines classiques et en matière d'épigraphie athénienne ; la centaine de pages que comporte la bibliographie en témoigne. L'édition de l'ouvrage m'a paru très soignée ; on aurait apprécié l'ajout de quelques photos, surtout pour les monuments iconographiques et épigraphiques discutés dans ce volume ; leur omission oblige le lecteur du livre à s'en procurer ailleurs et cela ne facilite pas la consultation. – D. PALEOTHODOROS.

Richard SEAFORD, *Dionysos (Gods and Heroes of the Ancient World)*, London - New York, Routledge, 2006, 13 x 20, XII + 158 p., br. £ 12.99, ISBN 0-415-32488-2.

Assurément, le petit livre de Richard Seaford n'est pas destiné à remplacer les synthèses grandioses sur Dionysos écrites au cours du XX<sup>e</sup> siècle par les génies de Walter OTTO (*Dionysos. Mythos und Kult*, Berlin ; édition française : *Dionysos, Mythe et culte*, Paris, 1968), Henri JEANMAIRE (*Dionysos, Histoire du culte de Bacchus*, Paris, 1951), Karl KERÉNYI (*Dionysos. Archetypal Image of Indestructible Life*, Baltimore, 1976) et Marcel DETIENNE (*Dionysos mis à mort*, Paris, 1977 et *Dionysos à ciel ouvert*, Paris, 1989). La série *Gods and Heroes of the Ancient World* de Routledge vise le grand public et surtout les étudiants du premier cycle universitaire, sans toutefois négliger les exigences des professionnels des études classiques. De ce point de vue, c'est avec bonheur que *Dionysos* a été confié à Richard Seaford, un penseur original, dont la vision du monde antique est cohérente, solide, et surtout informée des récents développements des sciences sociales, outil indispensable pour l'étude des phénomènes religieux. *Dionysos* est un livre fascinant, qui a le mérite d'incorporer à la fois les contributions personnelles de l'A., et l'ensemble (ou peu s'en faut) de la documentation disparate, contradictoire et parfois énigmatique disponible à propos de ce dieu. — Une longue introduction nous familiarise avec le concept clé du livre : l'unité de Dionysos. R. Seaford se range parmi la poignée de savants qui ont pu concevoir une image de Dionysos en faisant usage de presque tous les aspects contradictoires attribués à ce dieu par les sources littéraires, archéologiques, iconographiques et épigraphiques accumulées au cours des douze siècles de sa carrière comme divinité suprême des panthéons grec, romain, gréco-oriental et étrusque. La validité du schéma est une autre question : chacun a le droit et l'obligation de se forger une conception personnelle du phénomène dionysiaque, dont la richesse dépasse de loin en complexité même les cas les plus notoires du panthéon grec (p. ex. Artémis). — La section « Why Does Dionysos Matter in the Modern World » (p. 4-6), est une tentative pour cartographier les usages modernes de Dionysos et surtout celui de l'élément « dionysiaque » : le mouvement hippie et les autres mouvements de jeunesse anti-systémiques, les tendances antirationnelles qui dénoncent la vision étroite de l'expérience religieuse par les religions modernes, l'émancipation par le militarisme, l'individualisme, voire le capitalisme tout court ; j'ajouterais aussi le féminisme et la psychanalyse, qui ne sont pas cités expressément, mais qui sont évoqués dans d'autres études (cf. p. ex. J. HILLMAN, *Le mythe de la psychanalyse*, Paris, 1993). Ensuite, R. Seaford retrace de manière brève, mais très complète et très lucide, les jalons de l'érudition qui a formé la conception ou les conceptions modernes de Dionysos. Il commence, à juste titre, par Nietzsche et son fameux bipole (dionysien et apollinien) caractéristique de la tragédie grecque, Nietzsche ayant été aussi le premier à souligner l'unité de l'expérience dionysiaque, qui amène à la transgression des frontières du soi, ainsi que les contradictions de la religion dionysiaque ; ensuite, il évoque, brièvement, les œuvres de E. Rohde, J. E. Harrison, E. R. Dodds, W. Otto, K. Kerényi, M. Detienne, J.-P. Vernant et Ch. Segal. R. Seaford a raison à dénoncer le caractère abstrait des conceptions métaphysiques de Dionysos qu'ont proposées ses prédécesseurs. Plutôt que de s'accommoder d'un schéma typique de l'érudition des années quatre-vingts, qui voyait en Dionysos une synthèse d'éléments opposés, R. Seaford insiste sur la capacité du dieu à transformer l'identité individuelle, qui trouve son apogée dans le culte à mystères. Selon R. Seaford, l'essence de la religion dionysiaque est la dissolution des limites. — Le volume est articulé autour de grands thèmes qui traversent la personnalité polyvalente de Dionysos : nature (vin, animaux et végétation) ; *communitas* (terme qui désigne l'appartenance à un groupe, mais aussi concept emprunté à la sociologie française – Arnold van Gennep – et l'anthropologie sociale anglo-saxonne – surtout l'œuvre de Victor Turner) ; *épiphanie* divine ; cultes à mystères (le chapitre le plus long du livre, puisque R. Seaford est le spécialiste qui met l'accent sur le rôle essentiel des mystères dans la religion dionysiaque dès la période archaïque) ; la mort

(peut-être le chapitre le moins complet) ; le théâtre (encore un domaine où R. Seaford excelle ; toutefois, il laisse peu de place à la comédie, pour laquelle on se reporterait à X. RIU, *Dionysism and Comedy*, Lanham, 1999) ; les idées philosophiques et scientifiques formées sur la métaphore dionysiaque ; le dialogue entre adeptes du dionysisme et les chrétiens. — L'avant-dernier chapitre est une brève présentation de la survie du symbole de Dionysos dans l'Italie de la Renaissance et l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> s. La fin de la section donne à réfléchir sur la coïncidence qui fait que les deux périodes de l'épanouissement du dionysisme comme symbole moderne sont aussi deux périodes d'énorme créativité spirituelle et artistique. — J'ai beaucoup admiré le dernier chapitre, où R. Seaford présente les idées exprimées dans ses travaux récents sur la monnaie (*Money and the Early Greek Mind: Homer, Philosophy, Tragedy*, Cambridge, 2004). Dionysos est à l'opposé de l'individualisme, qui naît avec l'économie monétarisée au VI<sup>e</sup> s. Cette idée, qui a laissé perplexes les numismates, offre une explication digne d'intérêt sur l'apparition des cultes à mystères de Dionysos au VI<sup>e</sup> s. — Évidemment, les opinions exprimées par l'A. ne sont pas unanimement acceptées. Par exemple, sa conviction que la tragédie d'Euripide *Les Bacchantes* est une dramatisation du scénario rituel de l'initiation mystique est discutable. D'autres préfèrent considérer le rituel ménadique comme une expression réelle et distincte des mystères (p. ex. S. DES BOUVRIE, « Euripides' *Bacchae* and Maenadism », *Classica et Mediaevalia* 48 [1997], p. 75-114). Même la question des mystères dionysiaques est traitée ailleurs de manière très différente (p. ex. par C. ISLER-KÉRÉNYI, « I misteri di Dioniso », dans A. BOTTINI [éd.], *Il rito segreto? Misteri in Grecia e a Roma*, Rome, 2005, p. 69-75, qui met l'accent sur le rôle de la mère de Dionysos, Sémélé). R. Seaford pense (à la suite de M. P. NILSSON, *Dionysiac Mysteries in the Hellenistic and Roman Age*, Berkeley, 1957) que le λίκνον devient un attribut familier des mystères au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Toutefois, des études récentes ont montré que le λίκνον fait partie intégrante des rituels dionysiaques (y compris sans doute des mystères) : cf. Cl. BÉRARD, Ch. BRON, « Le *liknon*, 'le masque' et le poteau. Images du rituel dionysiaque », dans *Mélanges P. Lévêque IV*, Paris, 1990, p. 29-44. — Chose rare pour un savant formé dans l'étude des textes, l'A. est un connaisseur des arts visuels de l'Antiquité. Il y a très peu d'illustrations, mais qui touchent à l'essentiel : le dinos de Sophilos à Londres (17, fig. 1), qui est la première figuration sûre du dieu (personnellement, je suis convaincu que le jeune « maître des panthères » sur un rhyton mycénien de Rhodes n'est autre que Dionysos lui-même ; cf. N. STAMPOLIDIS [éd.], Πλοέζ, Athènes, 2003, p. 286, n<sup>o</sup>. 348 ; d'autres figurations, beaucoup moins sûres, sont citées par C. ISLER-KÉRÉNYI, *op. cit.*, p. 80 et s.) ; la coupe de Munich (19, fig. 2), signée par Exékias, avec Dionysos naviguant en pleine mer ; la coupe de Berlin 2290, de Makron (21, fig. 3), où le simulacre du dieu est vénéré par une bande débridée de ménades ; la scène de la flagellation à la Villa Irem de Pompéi (62, fig. 4) ; le cratère apulien du Toledo Museum of Arts avec Dionysos aux Enfers (80, fig. 5), document clé pour la conception « orphique » du Dionysos italien ; la mosaïque de la naissance de Dionysos provenant de la « Maison d'Aion » à Nea Paphos (129, fig. 6) ; *Bacchus et Ariane* du Titien (p. 137, fig. 7). Toutefois, l'A. attend de son lecteur une connaissance profonde du matériel iconographique, que l'on trouve rarement chez ceux qui ont été principalement formés par l'étude des textes (p. ex. à la p. 116, où est cité le cratère de Zurich, étudié par R. Seaford lui-même : « In the Mirror of Dionysos », dans M. WILLIAMSON, S. BLUNDELL [éd.], *The Sacred and the Feminine in Ancient Greece*, London - New York, 1998, p. 128-146). Il aurait été préférable de spécifier que l'existence du cortège amenant Dionysos à Athènes sur un char naval lors de la procession des Anthestéries n'est supportée par aucun texte, mais repose sur l'interprétation (discutable, par ailleurs) d'une série d'images de vases à figures noires de la fin du VI<sup>e</sup> s. Le même groupe a été interprété de manière différente par Ph.-A. BRODER, « La manipulation des images dans les processions en Grèce ancienne », dans S. ESTIENNE et alii (éd.), *Image et Religion*, Naples, 2008, p. 121-135. De même, à la p. 89, il est question de satyres jouant de l'aulos, participant à une sorte de dithyrambe exécuté lors des Anthestéries : de toute évidence, les seuls témoignages relatifs à cette cérémonie sont, cette fois encore, iconographiques

(groupes de satyres exécutant des pas de danse), et leur interprétation est discutable (on a aussi postulé qu'il s'agirait de drames satyriques). Sur le cratère en cloche de New York, MMA inv. 25.78.66, on voit trois satyres participant au dithyrambe (selon une inscription qui accompagne la scène), mais ils jouent de la lyre et sont accompagnés d'un jeune homme tenant une flûte des deux mains (G. M. HEDREEN, *Silens in Attic Black-Figure*, Ann Arbor, 1993, pl. 31). L'affirmation de la p. 107, selon laquelle les âmes des morts sont souvent représentées sur les vases grecs sous forme d'oiseaux, paraît également discutable. En réalité, l'âme des morts prend toujours la forme d'un insecte, d'une mouche ou plutôt d'un papillon (maints exemples dans J. PFEILER, *Eidola*, Frankfurt, 1975). — Il y a une bibliographie, dense mais très utile, qui comprend l'essentiel de ce qui a été publié sur Dionysos jusqu'à 2004. J'ai noté deux ou trois omissions, comme par exemple le livre de M. Detienne, *Dionysos à ciel ouvert*, de 1989 (beaucoup moins réussi que son *Dionysos mis à mort*), le livre de G. Casadio sur le culte dionysiaque à Argos, publié en 1994, et les actes de la table ronde de Rome sur l'association dionysiaque (publiés en 1986 : *L'association dionysiaque*). On conçoit néanmoins que l'A. ait évité d'allonger sa liste avec des titres difficilement accessibles pour le public anglophone. Il y a aussi un bref index, qui reprend l'essentiel de ce qui est discuté dans le livre. — L'édition est relativement soignée. Je n'ai noté qu'une seule coquille : à la p. 10, il faut lire *Jean-Pierre Vernant*, au lieu de *Jean-Paul Vernant* (sans doute une inadvertance). — Bref, ce livre est une contribution importante à l'étude de la religion grecque, à la fois pour le grand public et pour les spécialistes. On regrettera que ce petit livre de cent cinquante-huit pages au format réduit, ne comportant qu'une dizaine d'illustrations de qualité médiocre, ne soit pas proposé à un prix plus démocratique. — D. PALEOTHODOROS.

Jean-Marie PAILLER, *Les Mots de Bacchus*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2009, 10.5 x 21, 128 p., br. EUR 10, ISBN 978-2-8107-0034-9.

La collection « Les mots de ... » est un outil précieux pour les étudiants et les non-spécialistes. Le volume consacré aux *Mots de Bacchus* a été rédigé par Jean-Marc Pailler, spécialiste renommé du Bacchus romain (il est l'auteur, entre autres, des *Bacchanalia* [Rome, École Française de Rome, 1988], ainsi que des *Mots de la Rome antique*, dans la même collection que le présent ouvrage), mais dont les connaissances sont également très approfondies en ce qui concerne le phénomène dionysiaque en Grèce (comme en témoignent les nombreuses pages de son *Bacchus, Figures et Pouvoirs*, Paris, 1995). Le résultat est bien plus appréciable que ce qu'on attendrait d'un simple abécédaire des mots clés d'un phénomène religieux d'importance universelle. — Dans les faits, ce lexique est destiné à couvrir d'importantes notions et thèmes dionysiaques, laissant un peu de côté des aspects plus formels, tels les personnages mythologiques ou les récits importants du dionysisme : à noter, par exemple, l'absence de lemme sur les *Grenouilles* d'Aristophane (bien que la date de la production de la pièce, 406 av. J.-C., soit donnée comme un moment clé de l'histoire du dionysisme), ou sur Mélampous, le devin qui, selon Hérodote, avait rapporté en Grèce le culte de Dionysos depuis l'Égypte ; même Iacchos, qui, de l'avis des plusieurs commentateurs, anciens et modernes, fut une incarnation mystique de Dionysos, n'est pas cité. Une deuxième remarque qui s'impose est que l'accent est mis sur les manifestations dionysiaques d'époque romaine (p. ex. Afrique, Asie Mineure), tandis que la présence dionysiaque à l'époque mycénienne n'a pas été jugée importante (et par conséquent on n'en parle presque pas). On applaudit la décision d'insister sur la survivance de Dionysos à l'époque moderne et contemporaine (avec, p. ex., un lemme sur mai 1968). Au début, il y a une introduction de trois pages, suivie d'une chronologie sommaire. À la fin du lexique, il y a sept dessins qui présentent des monuments dionysiaques importants (trois vases attiques à figures rouges, un miroir et un relief étrusques d'époque récente, une inscription grecque et un petit bronze romain). L'index général reprend les lemmes, entre autres termes importants. Deux

pages de bibliographie citent les études les plus importantes (avec une préférence marquée pour les études en langue française) et une page où l'A. énumère les « questions pendantes et les débats en cours », qui n'éclaire pas beaucoup le lecteur non avisé. Le format du livre est pratique et son prix vraiment attrayant pour les étudiants. Mais, à vrai dire, il leur serait bien plus utile de consulter un ouvrage tel le *Dionysos* de Richard Seaford (London - New York, Routledge 2006), qui fait l'effort de « dépeindre » une image cohérente du phénomène dionysiaque, en intégrant toutes les contradictions de Dionysos dans un récit continu. – D. PALEOTHODOROS.

## LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Andrew FAULKNER, *The Homeric Hymn to Aphrodite. Introduction, Text and Commentary* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2008, 14.5 x 23, XV + 342 p., rel. £ 65, ISBN 978-0-19-923804-0.

Cet hymne occupe une place particulière par la longueur du prologue (1-44) et surtout parce qu'il n'est pas lié à l'origine d'un culte. S'agit-il de montrer qu'Aphrodite succombe aussi au désir d'un mortel, elle qui poussa plusieurs dieux à ce genre d'union, ou d'évoquer les Énéades ? La première hypothèse, pour l'A., ne serait qu'un motif littéraire ; le but serait l'éloge de la descendance de cette union entre Aphrodite et Anchise. L'introduction s'attarde sur Chypre, lieu de contacts avec le Proche-Orient, dont l'influence sur l'hymne fut soulignée, parfois avec excès. Les affinités avec les épopées homériques, Hésiode, les autres hymnes (spéc. *H. à Déméter*), Alcée et Sapho sont résumées avec précision et développées dans le commentaire. L'œuvre daterait de la fin du VII<sup>e</sup> siècle et eut une certaine influence. L'A. a collationné ou consulté tous les mss de son hymne (vingt-neuf *recentiores* contiennent l'ensemble des *Hymnes homériques*) ; résultat : ses prédécesseurs commirent peu de fautes de lecture. J'ai relevé deux conjectures : 207 εἶδη : ἦδει codd. et 267 τεμένεα (éd. Aristarque, selon scholies) : τεμένη codd., qui est une forme attique (comme en 125 ἐδόκουv codd. : δόκειον La Roche ap. West 2003, Faulkner), due à une phase de la transmission, donc étrangère (p. 45). L'A. intervient aussi dans le choix des variantes et corrections des prédécesseurs (e.a. l'admirable éd. trad. et comment. de Cassola 1975<sup>1</sup>, 1997<sup>6</sup>). Signalons qu'il maintient les v. 274-275 (jugés interpolés), mais qu'il expurge 276-7, glose de θεοί 275. Le commentaire est philologique et fort riche. On aurait aimé, dès l'introduction, une attention plus grande aux aspects proprement hymniques, mais le commentaire du prologue, des derniers vers et passim fournit des éléments. 4 διεπτεέας : cet adjectif embarrasse les commentateurs ; l'A. propose « volant à travers les airs » et non « tombés du ciel ». 188-189 : les allusions à l'impuissance sexuelle et à la vie courte (punition crainte d'Anchise) sont pesées, de même que l'influence orientale, en fait déjà effective au temps d'Homère. 244 ὁμοίον appliqué à la vieille femme signifierait « qui nivelle » (qui n'épargne personne), plutôt que « cruelle » (Humbert, CUF, 1936), démoralisante.

B. STENUIT.

Lucie THÉVENET, *Le personnage : du mythe au théâtre. La question de l'identité dans la tragédie grecque* (Vérité des mythes), Paris, « Les Belles Lettres », 2009, 15 x 21.5, 364 p., br. EUR 35, ISBN 978-2-251-32456-2.

Le personnage légendaire acquiert une dimension particulière une fois qu'il est plongé dans la réalité du théâtre. Celle-ci le saisit en quelque sorte et le modifie dans cette nouvelle apparition. Il n'est plus seulement un « agissant », mais aussi un « parlant ». De plus, il peut parler de lui, de sa propre identité et aussi se construire lui-même. L'A. veut « étudier les passages dans lesquels le personnage énonce son



identité » (p. 13) qui est comme « la carte d'identité moderne ». Il considère cette identité comme un masque (πρόσωπον) uniquement textuel, constitué de mots (p. 14). Il va à la rencontre du personnage à travers les moments où il apparaît dans les tragédies, « avec l'idée que chaque incarnation thématise un aspect particulier pour le mettre en valeur » (p. 15). Il y a deux parties dans le travail de l'A. La première traite de « L'identité en scènes, entre connaissance et reconnaissance ». L'énoncé identitaire se révèle mieux dans les scènes de rencontre. L'A. distingue trois modalités de rencontre qui correspondent aux trois modes de connaissance des médecines empiristes. L'ἵστορία (recherche, information, exploration) où la part principale est donnée au questionnement pour dévoiler les éléments identitaires et généalogiques. L'αὐτοψία (action de voir de ses propres yeux) où apparaît ce qui relève de la vision qui va faire reconnaître ou non le nouvel arrivant. La μετάβασις (passage d'un lieu à un autre) où « une affirmation supplémentaire de l'identité personnelle devra se faire ainsi que le recours aux preuves » (p. 21). La deuxième partie du travail de l'A. s'intéresse à « La reconnaissance de soi ». Ici, le personnage est remis en question par lui-même. Il s'agit « de déterminer comment la construction du personnage peut se lire en filigrane derrière son interrogation sur lui-même ». On décèlera « la distance entre le "je" qui s'exprime sur scène et la figure du personnage-statue » qu'on connaît. La folie envoyée par les dieux va servir de révélateur identitaire. Les personnages en proie à cette folie temporaire ne reviennent pas à eux-mêmes en plénitude par après. C'est le cas d'Agavé, dans son entretien avec Cadmos, d'Héraclès, pour qui le retour à la conscience se fait par l'étonnement du « où suis-je ? », d'Ajax, qui connaît un changement soudain de comportement et un désir d'une vengeance immédiate. La vraie crise n'est pas dans la folie, mais dans la prise de conscience du geste accompli où le personnage ne se reconnaît plus. Il apparaît alors sous le regard des autres et face à leur rire provoqué par sa déchéance. Ajax et Médée sont deux personnages en proie à la hantise du rire des ennemis (p. 247). Ils se présentent dans leur déviance par rapport à leur modèle héroïque préexistant. Si les deux héros Ajax et Héraclès ont un destin similaire, victimes d'une folie envoyée par un dieu, Héraclès finit par se démarquer d'Ajax, car il choisit une autre voie dans la survie (p. 248). L'A. rapproche Ajax, Médée et Héraclès pour nous présenter « trois facettes de la construction problématique par rapport au modèle du héros » (p. 248). L'infanticide dont il est question dans *Médée* et *Héraclès* s'inscrit contre le γένος, en empêchant son développement linéaire, et en mettant en valeur une affirmation de soi. L'A. souligne enfin l'importance du regard sur l'incarnation tragique, sur la figure de la douleur (Antigone, dans son enfermement ; Électre, souffrante ; Hécube ou le Malheur personifié). « Le dessein de cette étude des énoncés identitaires réside dans la mise en lumière d'une sorte de parcours du personnage en tant qu'abstraction, un parcours jalonné par différents types d'énoncé de soi qui permettent de révéler sa construction en tant qu'entité » (p. 337). Deux voies se dégagent pour son identification : la reconnaissance « dramatique », l'identité du personnage dans l'action au cours des scènes de rencontre, et la reconnaissance « héroïque » qui, par l'interrogation ou la négation de l'identité personnelle laisse entrevoir la formulation d'une identité héroïque en plénitude qui serait devenue indicible. Dire son identité sur la scène tragique, c'est finalement, pour le personnage, un moyen de s'affirmer en tant que personnage de tragédie (p. 338-39). — Cette étude nous permet de jeter un autre regard sur des personnages qu'on pourrait croire stéréotypés, mais qui, par leur passage sur la scène, acquièrent une dimension plus réelle, plus vivante, plus proche même de notre actualité. M. HAVELANGE.

*Ménandre. Les Sicyoniens. Texte établi et traduit par Alain Blanchard* (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2009, 12.5 x 19.5, CXXXII + 54 p. (en partie doubles), br. EUR 39, ISBN 978-2-251-00554-6.

En 1962, démontant un cartonnage de momie conservé à l'Institut de Papyrologie de la Sorbonne, l'A. découvrait d'importants fragments des *Sicyoniens* de Ménandre, qui s'ajoutaient à ce que l'on connaissait par la tradition indirecte et d'autres papyrus ; il les édita en 1964 avec A. Bataille. De nouvelles découvertes et des études permettent de suivre les rebondissements de l'intrigue. Une longue introduction explique tout cela. Le thème : titre (confirmation du pluriel), parallèle avec *Oreste* d'Euripide corroboré par les peintures découvertes à Éphèse en 1967, possible dimension politique (critique des assemblées populaires). L'action : tentative de combler les lacunes (plus de la moitié de la pièce), lieu (Éleusis et non Athènes), mise en scène (e.a. les entrées latérales : à gauche du spectateur pour ce qui est proche, à droite pour le lointain), problèmes du prologue incomplet ; trois premiers actes (très lacuneux). Les personnages : particulièrement Smicrinès, le personnage comique de la pièce, avare, oligarque. La date : les rares allusions à des faits historiques situeraient les *Sicyoniens* entre 310 et 305. L'établissement du texte a progressé depuis 1964, avec la sortie de plusieurs éditions et la découverte de nouveaux fragments papyrologiques. L'A., ici, fait surtout le point des dix fragments de la Sorbonne, d'origine indéterminée (tout le Fayoum), provenant de trois cartonnages différents du cimetière de Medinet-Ghòran (sud du Fayoum). Ils ont été écrits au début du dernier tiers du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. par un copiste professionnel, mais pressé ; il ne s'agit sans doute pas d'un palimpseste ; fautes et corrections sont nombreuses ; le rouleau faisait au moins six mètres. La présente édition tient compte des travaux récents et a bénéficié d'une révision attentive des P. Sorb. L'apparat critique vise une description complète des papyrus, signale corrections et conjectures ; ces dernières, même non intégrées au texte, sont parfois traduites, en vue de proposer un sens à des mots isolés ; des notes fournissent les textes parallèles permettant de combler des lacunes. Cette édition est admirable de minutie et de clarté ; l'A. est à louer aussi pour sa ténacité. – B. STENUIT.

*Galien. Tome III. Le médecin. Introduction. Texte établi et traduit par Caroline Petit* (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2009, 12.5 x 19, CXL + 234 p., br. EUR 69, ISBN 978-2-251-00555-3.

In this fifth volume of the Budé *Galien*, which is dedicated to the broader Corpus Galenicum, Caroline Petit presents the treatise *Le médecin. Introduction* (the traditional title is *Introductio sive medicus*), a work first relegated by the Aldine Galen editors (1525) in the index of their vol. IV to *Libri Galeno adscripti*, a decision which Petit convincingly justifies with arguments of content and style (p. xxxviii-xli). Whether this treatise originated during Galen's lifetime, and may even represent the ἰατρὸς he refers to in his *De libris propriis* (XIX 8-9 Kühn), or whether it is a composition of later centuries – Petit establishes a *terminus post quem* from the presence of Galen's contemporary Antipatros in a list of Methodists (IV, 3, p. 10, 5) and a *terminus ante quem* from the probable date (fifth century) of the first Latin translation, transmitted in part in two ninth century manuscripts – this document ranks with *Anonymus Londinensis* and *Anonymus Parisinus* in importance for the special insights it gives into ancient medical thought and practice outside the main school traditions. As Petit points out, *Physician* is of great value in locating Galen in the medical context of his time : although the treatise shares many of Galen's doctrines, where it diverges it tends to be closer to Hellenistic models (e.g. in the surgical chapters XIX-XX) ; occasionally *Physician* presents unique views, as for example in dividing medicine into the five parts physiology, etiology, semiology, hygiene and therapeutics (p. xxiv, n. 24), a division reminiscent of Erotian's classification of Hippocratic treatises (p. 9, 7-21 Nachmanson). — That *Physician* played a significant role in late ancient and Byzantine medical education is attested by the existence of two Latin translations, and textual reworkings in several fourteenth century manuscripts, which Petit relates to the circle of John Argyropoulos (p. lxxx, cxxviii). The text, which may have served as an *aide-mémoire* for advanced students (p. xxi), deals with the history

of medicine and questions relating to the art of medicine (ch. I-VIII), physiology including anatomy and osteology (ch. IX-XII), and pathology and therapy (ch. XIII-XX), and is based on earlier, possibly already abridged, models (p. xvii). — Petit's volume comprises an introduction (p. xi-cxxxviii), the text with a critical apparatus and translation into French (p. 2-105), expository notes – partly at the foot of the translation and partly in a subsequent separate section (p. 107-183) –, a bibliography (p. 185-213), and a selective *index uerborum et nominum* (p. 215-232). The introduction deals with the topics of genre (p. xv-xxi), doctrine (p. xxi-cxxxvi), authorship and date (p. xxxvi-li), sources (p. li-lxiv), and unity (p. lxxv-lxxx) of the treatise, as well as with the direct and indirect transmission of the text (lxxxv- cxxxviii). *Physician* is present in approximately forty Greek manuscripts, which Petit assigns to two branches : family A (30 manuscripts) which all derive from one extant twelfth century manuscript, Vaticanus Gr. 1845 (=V), and the complex and partly contaminated family B, each of whose 9 *recentiores* contains only a part of the text. Besides the direct Greek transmission of the text, four separate Latin translations are extant, dating from the fifth, fourteenth and sixteenth (2) centuries. — Petit's new edition presents a wide range of textual evidence in a circumspect and differentiated manner, and, although generally conservative, improves on the text transmitted by the manuscripts in many places; my one small reservation concerns inclusion in the text – albeit in square brackets – of material Petit has demonstrated to be interpolated by Byzantine scholars (XIII, 43, p. 69, 27-70, 1 and XIV, p. 71-73). This volume represents a considerable advance in scholarship, presenting a text based for the first time on an evaluation of the entire transmission, and making it accessible to readers through detailed explanations and notes. All subsequent scholars will be in her debt.

Beate GUNDERT.

Yann LE BOHEC, *César. La Guerre des Gaules. Nouvelle traduction adaptée de Camille Rousset* (Stratégies et Doctrines), Paris, Economica, 2009, 15.5 x 24, VII + 236 p., br. EUR 23, ISBN 978-2-7178-5746-7.

Comme l'indique son titre complet, le contenu de ce volume est une traduction du *Bellum Gallicum* de César, non pas une étude de Y. Le Bohec sur César et la *Guerre des Gaules*. Cependant le livre, qui s'ouvre sur un avant-propos (p. V-VII) consacré à la justification et à la promotion de l'histoire militaire, comporte une première partie d'une bonne cinquantaine de pages destinées à servir d'introduction à la traduction, intitulées « Éléments d'histoire militaire antique ». Elles se proposent seulement de donner une synthèse succincte et commode permettant à un lectorat sans doute davantage militaire qu'universitaire, étant donné les centres d'intérêt et les titres de la collection, de disposer des repères nécessaires à la contextualisation du texte césarien qui va lui être présenté p. 63-218. Y. Le Bohec rappelle les causes de la Guerre des Gaules ainsi que les prétextes cherchés par César pour cette intervention. Il examine succinctement l'organisation (ou l'inorganisation, par comparaison avec le modèle romain) des armées gauloises, leur armement offensif et défensif, les questions de tactique et de stratégie (seulement naissante, lors de l'épisode Vercingétorix – cf. p. 164, n. 1 –, quoique la n. 3 de la p. 189 souligne que « la stratégie de Vercingétorix s'est révélée payante » parce que César, au moment du combat de cavalerie de 7, 66-67, « est en pleine retraite », bien qu'il ne veuille pas l'avouer explicitement) ; en regard, le chapitre 3 examine les mêmes points, mais du côté romain, faisant apparaître la supériorité de l'organisation, jusque sur le plan de la logistique (p. 40) ; le chapitre 4 accentue l'impression de supériorité romaine, car on y voit l'exercice préparer la bataille (p. 46-47), à laquelle d'ailleurs les Romains préfèrent le siège (p. 51), tout cela compris dans une sorte de stratégie (p. 56) encore limitée que l'A. nomme « petite stratégie ». Répétons-le, ces cinquante-cinq pages ne visent pas à l'exhaustivité et c'est ailleurs que l'on cherchera des développements plus approfondis de la part de l'A., dont on se rappelle le *César chef de guerre* de 2001. Du reste, une bibliographie (p. 228-231) répartie en trois sections (César ; armées

gauloises ; armée romaine) permet la recherche de documentation complémentaire. — Quant à la traduction, qui occupe l'essentiel du volume, c'est celle de Camille Rousset. Cet agrégé d'histoire (1821-1892), archiviste au ministère de la Guerre, élu à l'Académie française en 1871, la fit paraître en 1872 (*Commentaires de César, suivis du Précis des guerres de Jules César par Napoléon*, Paris, Hachette, Bibliothèque de l'Armée française, 2 vol.). Y. Le Bohec en vante (p. 61) « le charme délicieusement désuet de la langue. Ah, ces imparfaits du subjonctif ! » Plus précisément, d'après le titre de la p. III, le volume propose une « nouvelle traduction adaptée de Camille Rousset ». Les modifications apportées par Y. Le Bohec, décrites p. 61, sont légères : rares modernisations du vocabulaire, ajout dans le texte, entre crochets droits, des dates et des mesures de longueur en système métrique ; quelques brèves notes de bas de page (par exemple, une vingtaine pour le livre III, une vingtaine pour le livre VII, une dizaine pour le VIII). — « Les meilleures traductions actuellement disponibles fourmillent de faux-sens et d'à-peu-près », lit-on p. 61. Mais est-il vraiment sûr que la traduction de Rousset l'emporte sur celle de Constans ? Ou même sur celle de Charles Louandre (de 1868), qu'avait semblablement exhumée Luc Duret pour un « Livre de Poche » en 1987 ? Outre son côté vieillot (ex. : 6, 12, 1, « Lorsque César vint dans la Gaule », pour *Cum Caesar in Galliam uenit*, célèbre exemple de grammaire latine), elle pêche parfois par approximation. Soit, parmi bien d'autres possibles, l'exemple du début du livre V :

[...] *discedens ab hibernis Caesar in Italiam, ut quotannis facere consuerat, legatis imperat quos legionibus praefecerat uti quam plurimas possent hieme naues aedificandas ueteresque reficiendas curarent. Earum modum formamque demonstrat.*

Traduction de C. Rousset :

[...] César partit, ainsi qu'il avait coutume, pour passer l'hiver en Italie ; mais avant son départ, il ordonna à ses légats de faire radouber tous les anciens vaisseaux et d'en faire construire d'autres, en aussi grand nombre que possible, selon le modèle qu'il leur donna lui-même.

Traduction de L.-A. Constans (CUF) :

[...] César, quittant ses quartiers d'hiver pour aller en Italie, comme il avait accoutumé de le faire chaque année, ordonne à ses légats, qu'il avait mis à la tête des légions, de faire, pendant l'hiver, en aussi grand nombre que possible, construire des vaisseaux et réparer les anciens. Il indique quelles doivent en être les dimensions et la forme. »

Disparition de *quotannis*, de *quos legionibus praefecerat*, de *hieme* ; globalisation de *modum formamque* ; ajout, en revanche, de « avant son départ » ; arrangement sur *ab hibernis* ; cela fait beaucoup, et la phrase de César est tout de même traitée avec bien de la désinvolture ; sans doute Rousset accède-t-il à une élégance qu'on ne saurait lui dénier, mais Constans est tout aussi élégant, sans pour autant fréquenter la belle infidèle, et en traitant son modèle avec une scrupuleuse exactitude. — La carte de la Gaule (p. II) n'est certes pas inutile, mais beaucoup des indications qu'elle porte sont impossibles à lire à cause de sa petite taille. On ne saisit pas bien l'intérêt d'avoir introduit des tableaux concernant la guerre civile (résumé de son déroulement, p. 9 ; sièges et batailles, p. 223-224), car, comme l'A. l'écrit lui-même (p. 221), « c'est une autre histoire ». On corrigera quelques erreurs d'impression : ainsi, p. V, § 2, l. 1, il faut lire « l'éumes » au lieu de « l'ayons » ; p. 5, l. 2 d'en bas, « lui » au lieu de « leur » ; p. 9, au-dessus du deuxième tableau, « p. 223-224 » au lieu de « p. 225 » ; p. 15, l. 5, « fut » au lieu de « fût » ; p. 34, l. 5, « brosser. » au lieu de « broser » ; p. 37, n. 6 et p. 99, n. 1, « Profesora » au lieu de « Pofesora » ; p. 43, n. 14, « natura » au lieu de « naturae » ; p. 48, l. 3 d'en bas, « voie » au lieu de « voit » ; p. 100, n. 4, « recouvrirait » au lieu de « recouvrerait » ; p. 129, n. 1, l. 2, « plaisait » au lieu de « plaisaient ». — Au total, ce volume sera bien reçu par les esprits curieux de tout ce qui touche à l'histoire devenue presque mythique de « nos ancêtres les Gaulois ». — Jean-Yves GUILLAUMIN.

Lee FRATANTUONO, *A Commentary on Virgil, Aeneid XI* (Collection Latomus, 320), Bruxelles, Latomus, 2009, 16 x 24, 340 p., br. EUR 48, ISBN 9782-87031-2612.

Ce commentaire est issu de la thèse de doctorat (New York, Fordham University, 2002) que l'A. a consacrée au chant XI, qui lui est très cher, car présentant un raccourci des thèmes majeurs de l'*Énéide* et dominé, sur fond de lutte d'une rare fureur, par Camille, reine des Volsques. Le commentaire suit avec critique l'édition Mynors (Oxford, 1972<sup>2</sup>). Les observations sur un ensemble de vers alternent avec le mot à mot, fruit d'une lecture attentive, rarement prise en défaut. Ainsi, *ad* 55-58, l'A. rappelle avec raison que *funus* peut s'appliquer à Évandre, ce que, ajouterai-je, le P. de la Cerda expliquait très bien (Lyon, 1608-1617 ; comment. reproduit dans l'éd. de Leyde, 1680) et que Horsfall (2003) balayait un peu vite. Souci du détail, *ad* 714 : l'anachronisme des éperons (*ferrata calce*) disparaît si l'expression se rapporte à *citum* (dans ce cas, des hipposandales ?). Que *nequiquam* - *hostem* 391 soit suspecté depuis longtemps, va de soi, mais, présent dans le Mediceus (et dans lui seul), irait mieux grâce à une courte précision. 461 *ruant* (dett., Bentley) aurait dû être envisagé. 507 *oculos... fixus* : la conjecture de Nic. Heinsius *-lis... -xis* méritait une mention, car *fixis* est sur le Mediceus. 801 *auras* plutôt que *aurae* ? Pour trancher cette question agitée depuis Servius, des textes parallèles confirmeraient peut-être la répétition d'un même mot à la fin de vers rapprochés (*auras* 795, 799 et 801). 901 : la leçon du Romanus *pellunt* (*poscunt* cett.) fut tout de même choisie par Ribbeck et Sabbadini, et avait jadis retenu l'attention de Pierio Valeriano (1521), qui collationna fort bien ce Romanus. Par contre, l'A. corrobore le choix par Ribbeck de la leçon du Mediceus *laetantem animis* au v. 854 (*fulgentem armis* cett.), mieux en accord avec *tumentem* du même vers. Ce sont là quelques glanes d'un commentaire recommandé. - B. STENUIT.

Martin BAŽIL, *Centones Christiani. Métamorphoses d'une forme intertextuelle dans la poésie latine chrétienne de l'Antiquité tardive* (Collection des Études Augustiniennes. Série Moyen Âge et Temps Modernes, 47), Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2009, 16 x 24, 342 p., br. EUR 30, ISBN 978-2-85121-227-6.

La première partie rappelle l'histoire du centon, de l'Antiquité à l'époque moderne, et ses approches philologiques. Aspect de l'intertextualité et de l'imitation, le centon joue avec la polysémie. — Deuxième partie : le centon s'inscrit dans la tradition de l'école antique, comme on le voit dans le *codex Salmasianus* (Par. lat. 10318). Citant la Bible dans la liturgie, les homélies et l'exégèse, le christianisme interprète l'AT à la lumière du NT (l'A. suit E. Auerbach, *Mimesis et Figura*). Virgile, modèle de style et poète messianique, est abondamment utilisé par les centons chrétiens, malgré quelque réticence chez Tertullien : le centon illustre la christianisation de la culture antique. — La troisième partie analyse une œuvre du milieu du IV<sup>e</sup> siècle due à Faltonia Betitia Proba, aristocrate romaine, épouse d'un préfet de la Ville : le *Cento Probae* est greffé sur l'héritage virgilien, interprété dans un sens chrétien. Les paratextes permettent de cerner les intentions et la méthode de Proba. Des parallèles (avec de nombreux tableaux) sont établis entre le *Cento Probae* et les *Géorgiques* (dans les récits de la Création, du Paradis terrestre, du meurtre d'Abel et de la Crucifixion), puis avec l'*Énéide* (les Enfers et le Sermon sur la montagne, la tempête et Jésus marchant sur les eaux). Proba, imprégnée de Virgile, a un style personnel. — Quatrième partie : les héritiers de Proba, jusqu'au Haut Moyen Âge. Là, comme à travers tout le livre, les œuvres sont comparées avec les règles strictes du centon formulées par Ausone dans une annexe (lettre ou prologue : p. 18 et 44) de son *Cento nuptialis*, et finalement peu suivies : les centons médiévaux s'apparentent clairement à une poésie de réminiscences et d'allusions. Malgré des longueurs et d'inutiles guillemets pour mettre en valeur un mot, ce livre illustre bien

la méthode d'un genre répandu et important dans la confrontation du paganisme et du christianisme. – B. STENUIT.

J. DEN BOEFT, J. W. DRIJVERS, D. DEN HENGST, H. C. TEITLER (éd.), *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXVI*, Leiden - Boston, Brill, 2008, 16.5 x 24.5, XXX + 358 p., rel US \$ 162, ISBN 978-90-04-16212-9.

Il volume si inserisce nella collana di commenti alle *Res Gestae* di Ammiano Marcellino, inaugurata nel 1935 da P. de Jonge con il suo *Sprachlicher und historischer kommentar zu Ammianus Marcellinus XIV*. Dal 1987, con la pubblicazione del commento al XX libro, il testimone delle edizioni è passato a J. den Boeft, D. den Hengst e H. C. Teitler, ai quali si è aggiunto nel 1995 J. W. Drijvers. Il volume è una tappa significativa nel percorso di realizzazione dei commenti ad Ammiano, in quanto il XXVI libro è il primo dell'esade che tratta gli imperatori pannonici e, come tale, apre una sezione dell'opera diversa dalle precedenti per metodo ed impostazione. La pubblicazione è stata preceduta da un importante convegno internazionale, dal titolo *Ammianus after Julian*, organizzato dagli stessi autori del commento. Da questo convegno sono scaturiti non solo un volume di atti (*Ammianus after Julian. The Reign of Valentinian and Valens in Books 26-31 of the Res Gestae* [Mnemosyne Supplementa, 289], Leiden, 2007), ma anche evidenti spunti per la redazione stessa dei commenti agli ultimi sei libri di Ammiano. — Come i precedenti volumi, anche il commento al XXVI libro si segnala per la particolare attenzione e sensibilità degli autori alle problematiche filologico-letterarie delle *Res Gestae*, ma l'approccio prettamente linguistico-filologico, che contraddistingueva i volumi editi da P. de Jonge, appare progressivamente mitigato nel corso delle pubblicazioni da una maggiore attenzione ai dati storici e all'utilizzo di Ammiano come fonte. Le caratteristiche e gli intenti di questa collana, come gli autori precisano nella prefazione al commento al XX libro, rimangono, in ogni caso, diversi da quelli dei commenti propriamente storici di J. Szidat al XX e al XXI libro (*Historischer Kommentar zu Ammianus Marcellinus Buch XX-XXI* [Historia Einzelschriften, 31, 38, 89], Wiesbaden - Stuttgart, 1977, 1981, 1996) e ovviamente da quelli delle note complementari al testo dell'edizione di Ammiano delle Belles Lettres. — Il volume si apre con una breve sezione introduttiva, nella quale trovano posto una prefazione, un'introduzione generale, un'utile *note on chronology*, che ha il pregio di contenere sistematici e puntuali riferimenti alle fonti parallele, e infine una *legenda* con i criteri di citazione utilizzati. Segue la sezione più corposa del volume, ossia il commento puntuale ad ogni capitolo, organizzato suddividendo il testo ammiano in segmenti di frase. Ciascun capitolo è preceduto da una breve presentazione. Concludono il volume una ricca bibliografia e una serie di indici (lessicale latino, lessicale greco, sintassi e stile, nomi geografici, nomi di persone e popoli, argomenti militari, soggetti vari, riferimenti ad autori latini e greci). — L'introduzione generale ripercorre e schematizza i fatti narrati da Ammiano nel XXVI libro, rilevando le differenze tra la struttura e suddivisione degli spazi narrativi scelti dall'autore per questa sezione dell'opera e l'organizzazione complessiva della esade giuliana che la precede. Questa parte introduttiva mette in luce alcune caratteristiche peculiari dei libri XXVI-XXXI. Gli autori rilevano la presenza di Ammiano non tanto come testimone dei fatti narrati, quanto come relatore di giudizi storiografici; evidenziano la particolare disposizione del materiale narrativo, non sempre fedele all'ordine cronologico dei fatti; notano i frequenti riferimenti alla figura di Giuliano, intendendoli come confronti impliciti con l'imperatore Valentiniano. — Emerge nel commento l'attenzione alle convergenze tra le *Res Gestae* e le opere storiche di lingua greca, dal IV secolo fino all'epoca bizantina. Gli autori sottolineano come Ammiano non sia sempre fonte primaria per gli eventi a lui contemporanei, ma lavori spesso come riorganizzatore e riutilizzatore della letteratura storiografica a sua disposizione. Lo si evince chiaramente nel commento a 26, 10, 15 a proposito del maremoto del 365: *Amm.'s account of the tsunامي*

*is not based on personal observation alone, but also on reports from other authors. This is important [...] for our view of Amm. 's method in assembling the material for his history* (p.292). — Per quanto riguarda la figura di Valentiniano, il commento ribadisce l'idea, già manifestata da H. Teitler nel corso del convegno *Ammianus after Julian*, della sostanziale positività dell'immagine dell'imperatore così come dipinta da Ammiano, interpretazione che, a ragione, si oppone al giudizio di F. Paschoud del 1992 che definiva malevolo e malizioso il ritratto ammiano di Valentiniano (« Valentinien travesti, ou : De la malignité d'Ammien », in J. DEN BOEFT, D. DEN HENGST, H. C. TEITLER (edd.), *Cognitio Gestorum. The Historiographic Art of Ammianus Marcellinus*, Amsterdam, 1992, p. 67-84). — Non si può escludere che un andamento più lemmatico e scandito del commento, nonché una suddivisione interna tra indicazioni di tipo filologico e osservazioni storiche, avrebbe potuto in alcuni casi garantire una maggiore rapidità di consultazione del commento. Il lavoro intrapreso dal gruppo olandese è da considerare, in ogni caso, uno strumento utile e imprescindibile per chiunque voglia cimentarsi nello studio di Ammiano e di questo periodo storico in particolare. — Alessia TERRINONI.

*Symmaque. Tome V. Discours. Rapports. Texte établi, commenté et traduit par Jean-Pierre CALLU* (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2009, 12,5 x 19, XXXVI + 196 p., br. EUR 55, ISBN 978-2-251-01454-8.

Con questo quinto volume J.-P. Callu conclude il suo lungo e paziente lavoro dedicato all'epistolario di Simmaco da lui iniziato quasi quarant'anni fa quando, nel 1972, pubblicò il primo che conteneva i libri I e II delle lettere (gli altri sono apparsi con regolarità nel 1982, nel 1995 e nel 2002). Per la qualità del suo lavoro, attento al dato linguistico della peculiare prosa simmachiana così come ai contenuti storici e agli elementi prosografici, Callu, latinista insigne, merita davvero la gratitudine degli studiosi. Grazie alla sua edizione e alla serie dei *Commenti storici dell'epistolario* promossi a Torino da Lellia Cracco Ruggini (i primi sono del 1981) Simmaco è ormai un autore che può considerarsi tra i meglio indagati della Tarda Antichità. La traduzione dei discorsi è particolarmente benevenuta perché, alla fine, malgrado l'accurato lavoro di A. PABST, *Quintus Aurelius Symmachus. Reden*, Darmstadt, 1989, si tratta oggi della parte della sua opera forse meno nota. C., in una introduzione molto puntuale, fissa alcuni punti fermi che consentono di inquadrare il programma « tenacement sénatorial » di Simmaco, sostenuto dai mezzi della retorica. Le osservazioni di C. sulla tecnica oratoria simmachiana, sul suo stile sono davvero preziose anche alla luce dell'evoluzione della struttura della frase nel corso del IV secolo. La traduzione è fedele ma sa adeguarsi alle peculiarità espressive di una prosa che non di rado appare aspra e può risultare poco gradevole a chi predilige la *rotunditas* ciceroniana. — Le *Relationes* di Simmaco, al contrario, hanno goduto di una notevole fortuna negli ultimi anni. Oltre al fondamentale *Commento storico* di D. Vera (Pisa, 1981), a sua volta debitore della *Préfecture urbaine de Rome sous le Bas-Empire* di A. Chastagnol (Paris, 1960), nel 1973 a Oxford era apparso il *Prefect and Emperor. The Relationes of Symmachus A.D. 384* di R. H. Barrow. Più recentemente, infine, a Madrid, nel 2003, J. A. Valdes Gallego ha pubblicato *Informes. Discursos* (traduzione e note oltre a un'introduzione) e a Berlino, nel 2006, B. Hecht un commento giuridico : *Störungen der Rechtslage in den Relationen des Symmachus. Verwaltung und Rechtssprechung in Rom 384/385 n. Chr.* Questa circostanza consente a Callu di ridurre al minimo l'introduzione e il commento. Di particolare rilievo appare però la qualità della traduzione nella quale si registrano miglioramenti significativi rispetto a quelle precedenti.

A. MARCONE.

## HISTOIRE

John MARINCOLA (éd.), *A Companion to Greek and Roman Historiography. Volumes 1 & 2* (Blackwell Companions to the Ancient World), Malden (MA), Blackwell Publishing, 2008, 18 x 25.5, XLI & XXVI +705 p. en 2 vol., rel., ISBN 1-4051-0216-0.

Embrasser d'un seul regard l'historiographie ancienne tout entière, grecque et romaine, est une gageure que le *Companion* coordonné par John Marincola tient en définitive fort bien. Les deux forts volumes rassemblés dans un coffret proposent une vue panoramique et approfondie à la fois. Elle a le mérite de croiser les approches et d'apporter ainsi une pluralité d'éclairages sur la riche matière envisagée. Eduard Schwartz, Felix Jacoby et Arnaldo Momigliano, qui figurent en exergue de l'entreprise, n'en auraient assurément pas rougi. — L'ensemble compose une partition en cinq temps : contextes, *surveys*, lectures, voisinages, transition, le tout en cinquante-sept contributions, pour un total de sept cents pages environ, bibliographie et index compris. Les contributeurs illustrent diverses traditions nationales de pratique de l'historiographie ; parmi eux figurent d'excellents spécialistes, de Bayham à Schepens, de Darbo-Peschanski à Walbank, Wiseman et Woodman, en passant par Nicolai ou Hose, pour ne citer vraiment que quelques noms. Il s'agit donc d'un outil de travail de toute première importance, utile à la fois pour les étudiants et les chercheurs ou enseignants. — Il n'est guère possible de donner ici la liste des contributions, disponible en ligne : <http://catdir.loc.gov/catdir/toc/ecip072/2006032839.html>. L'Introduction de J. Marincola indique bien ce qu'est le champ de l'historiographie, comment il s'est constitué et a évolué, donnant lieu à une pluralité d'approches et de méthodes, sur diverses échelles (histoire locale, régionale, nationale, universelle...). Au cœur des analyses, se trouve naturellement le rapport que les sociétés grecque et romaine ont entretenu avec le passé – le leur, celui des autres, le passé lointain des origines et des fondations, comme le passé proche qui conditionne le présent et le futur. Ces questions sont ultérieurement approfondies par Roberto Nicolai, dans son essai initial sur « The place of History in the Ancient World ». Qu'apprend-on de l'histoire ? Quelle valeur éducative lui attribue-t-on en Grèce ou à Rome ? Comment met-on en forme les souvenirs du passé ? Où situer l'historiographie par rapport à la littérature ? Quel public était visé par l'écriture de l'histoire ? — Ces questions et de nombreuses autres nourrissent ensuite les exposés « fondateurs » qui suivent ; ils touchent aux origines de l'historiographie grecque et latine, au terme d'*historia*, au rapport des historiens avec les documents et avec les discours, de l'historiographie avec le mythe, etc. Muni de ces fondamentaux, le lecteur peut aller plus avant et affronter les *surveys*, contributions « panoramiques » qui touchent à une thématique précise : l'historiographie de la guerre, les histoires universelles, les *Hellenika*, les histoires locales (en particulier les *Atthidographes*), l'historiographie du monde occidental, du monde perse, d'Alexandre, du monde juif, de Rome (vue par les Grecs), l'historiographie des divers moments de Rome (début, République, Empire), les *épitomés*. Toutes les contributions sont de qualité, il faut le souligner. Parfois, les contraintes d'espace font que l'on reste un peu sur sa fin. L'essentiel est dit, et bien dit, mais il ne faut pas attendre d'un *survey* de dix pages le degré d'approfondissement que l'on trouve dans une monographie. Ces présentations synthétiques sont néanmoins très utiles pour fournir une information de qualité, enrichie de la bibliographie de référence. — Dans la partie intitulée « Readings », qui inaugure le second tome, le discours se fait plus analytique, dans la mesure où l'on présente des études plus pointues qui illustrent concrètement, sur des cas précis, la méthode historiographique ancienne et moderne. Ces cas touchent naturellement aux grands historiens grecs et latins : Hérodote, Thucydide, Polybe, Diodore, César, Salluste, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Flavius Josèphe, Arrien, Dion Cassius, Ammien, etc. Aucune vocation d'exhaustivité, bien entendu, mais le souci d'illustrer divers procédés à l'œuvre



chez les historiens antiques et les outils avec lesquels les modernes les analysent. On trouve par exemple une étude sur le rôle de la Fortune chez Polybe ou sur le récit de la troisième guerre sacrée par Diodore, une autre sur la présentation de Vitellius chez Tacite ... Un thème majeur traverse toutes les contributions, c'est la matrice littéraire, narrative, voire rhétorique qui oriente fortement l'écriture de l'histoire, au même titre que la réflexion éthique et politique qui sous-tend l'enregistrement du passé. — La quatrième section (« Neighbors ») envisage les phénomènes de contiguïtés entre l'historiographie et d'autres domaines proches : l'épique, l'ethnographie, la tragédie, le discours antique, la biographie, la géographie, la fiction. Enfin, une contribution constitue à elle seule la cinquième et dernière section intitulée « Transition » ; elle porte sur l'historiographie de l'Antiquité tardive, entre 250 et 650 apr. J.-C. Comment, des « ruines » de l'historiographie gréco-latine, émerge une historiographie ecclésiastique qui se nourrit d'un nouveau regard sur le passé et sur l'histoire des hommes et de Dieu. — Près de soixante pages denses de bibliographie et de riches index achèvent de rendre cette double livraison incontournable pour tous ceux qui croisent les historiens anciens, et ils sont très nombreux. Dans la série des *Companion to ...*, celui de J. Marincola se distingue comme un des plus remarquables, même si chacun des spécialistes de tel ou tel domaine pourra regretter l'absence de certains auteurs, points de vue ou de certaines problématiques non dénuées d'intérêt.

Corinne BONNET.

J.-Chr. COUVENHES et Silvia MILANEZI (éd.), *Individus, groupes et politique à Athènes de Solon à Mithridate* (Perspectives Historiques, 15), Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2007, 15.5 x 22, 493 p., br. EUR 39, ISBN 2-86906-226-5.

La πόλις est une réalité sociologique complexe au sein de laquelle les individus interagissent avec des groupes ; c'est la nature de ce tissu social et politique que ce volume explore par le biais d'une série de contributions couvrant un arc chronologique ample, du VI<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Comme le relève justement l'Introduction, il faut dépasser la focalisation historiographique sur Périclès, l'homme symbole, l'homme providentiel, la pointe émergée de l'iceberg qui « cache » des élites, des communautés familiales, des « lobbies » professionnels ou corporatistes, des associations de diverses natures, des écoles philosophiques, etc. Un questionnement est ébauché au terme de l'introduction (p. 14-15), qui montre la richesse du thème et la nécessité d'en revisiter de manière critique les articulations temporelles ; ainsi, l'idée reçue d'une prolifération des associations à l'époque hellénistique mérite-t-elle d'être pour le moins nuancée, puisqu'au modèle dépassé de la « crise de la cité » a fait suite celui de la « poliadisation » qui souligne la vitalité du cadre civique. — Dix-huit contributions quadrillent ensuite le sujet. L'Athènes classique des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. se taille la part du lion avec des études portant sur les modes de reconnaissance sociale, du voisinage à la sphère internationale (A. Duploux), sur l'entrée dans la vie publique des hommes illustres (P. Schmitt-Pantel), sur les ententes politiques, entre dissimulation et revirements (A. Queyrel), sur l'entourage des πολιτευόμενοι (C. Mossé), sur les « bons citoyens » (ἐπιεικεῖς), sur le pouvoir des esclaves (E. E. Cohen), sur les stratégies de distinction dans le champ intellectuel (V. Azoulay), sur l'identification des personnes (J.-M. Bertrand) ... La contribution de R. Étienne et A. Müller élargit l'enquête à l'Attique et aux mouvements de population qu'on y enregistre. On reste en Attique avec J.-C. Couvenhes qui étudie les décrets relatifs aux πάροικοι de Rhamnonte, avec I. Arnaoutoglou, qui décortique le rapport entre individus et groupes dans l'inscription d'Apollodore de Rhamonte, bienfaiteur des Sarapiastes locaux, et avec S. Milanezi, qui étudie le dème des Icaréens et la question de l'identité politique. L'identité est aussi au cœur de l'étude que C. Grandjean consacre à la monnaie d'argent et de bronze à Athènes. Les décrets honorifiques ne pouvaient naturellement être laissés de côté : O. Graham analyse leur apport au concept de « citoyenneté ». B. Le Guen s'intéresse à l'association des τεχνίται d'Athènes, tandis que K. Karila-Cohen foca-

lise son attention sur la socialisation des élites aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles, telle qu'elle est reflétée dans la cérémonie religieuse de l'envoi d'une théorie à l'Apollon pythien. Enfin, le volume se termine par une étude d'É. Perrin-Saminadayar sur le personnel d'encadrement de l'éphébie athénienne entre III<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècle. — On peut difficilement dépasser ici la liste des contributions, mais la conclusion de Patrice Brun fait une synthèse utile et stimulante d'où il ressort bien que l'identité des Athéniens et le fonctionnement de la cité impliquent une pluralité de niveaux croisés : familles, dèmes, groupes culturels, professionnels, politiques, philosophiques... sans compter l'appartenance à la πόλις comme telle, « société de face à face », selon une jolie formule. Les stratégies des uns et des autres agissent parfois dans la même direction, parfois en sens inverse, selon les époques, les conjonctures, les intérêts. Ces stratégies intègrent ou excluent, enrichissent ou exploitent, dans un cadre institutionnel qui ne représente de toute évidence qu'une partie de la cohésion « démocratique ». La diachronie modifie également la perception que les individus et les groupes ont d'eux-mêmes et de leurs interlocuteurs, mais elle touche relativement peu à cette vitalité associative qui constitue décidément une marque distinctive de la πόλις, bien mise en lumière par le volume que nous présentons. On soulignera le fait qu'il est doté d'une riche bibliographie et d'un index détaillé. — Corinne BONNET.

Giuseppe SQUILLACE, Βασιλεῖς ἢ τύραννοι. *Filippo II e Alessandro Magno tra opposizione e consenso* (Società Antiche. Storia, Culture, Territori. 6), Soveria Manelli, Rubbettino, 2004, 17 x 24, 234 p. + 7 ill., br. EUR 13, ISBN 88-498-0892-5.

Parmi les nombreuses publications consacrées aux deux derniers souverains argéades, le livre de G. Squillace se démarque par l'originalité de son point de vue. Il se propose d'analyser la « propagande » déployée par Philippe II et Alexandre. C'est en effet un sujet qui méritait un traitement à part entière et qui se place dans la droite ligne des travaux de l'Université du Sacré-Cœur de Milan dirigés par M. Sordi. — Le livre s'articule en deux parties, l'une intitulée « Logoi. Motivi propagandistici e percorsi ideologici » et l'autre « Praxeis. Gli strumenti del consenso ». Dans chacune d'entre elles, Philippe et Alexandre sont étroitement associés, ce qui met fort bien en lumière les continuités et les ruptures entre les deux souverains. Chaque partie est divisée en différents chapitres, lesquels abordent les principales thématiques qui ont articulé le discours idéologique des deux rois. Le premier chapitre, « Regalità e tirannide » se penche sur l'accusation de tyrannie lancée par les opposants d'Alexandre (le cas de Philippe n'est que très brièvement évoqué), qu'ils soient athéniens ou macédoniens. Le second chapitre, « Tra passato e presente » se penche sur l'utilisation de l'histoire pour affirmer ou au contraire dénigrer l'œuvre et la personne de Philippe et d'Alexandre. L'analyse développée par l'A. s'avère ici particulièrement intéressante : après avoir évoqué l'utilisation faite par Démosthène du rôle joué par Alexandre I de Macédoine durant les guerres médiques, il montre comment la propagande macédonienne renverse complètement l'argumentation en mettant en avant le médisme d'Athènes. Le troisième chapitre, « La guerra di vendetta » s'arrête sur deux « slogans » majeurs des deux argéades, la vengeance du dieu Apollon qui sert de justification à l'entrée de Philippe dans la troisième guerre sacrée et la vengeance des Grecs contre les Perses qui appuie l'expédition d'Alexandre contre les Achéménides. L'A. insiste sur l'habileté de Philippe à se présenter comme le sauveur du sanctuaire de Delphes, en évitant toutefois d'endosser le rôle de bourreau des Phocidiens, qu'il laisse aux amphictyons. Dans la seconde partie (« Praxeis »), chaque chapitre est consacré à un instrument utilisé par les deux βασιλεῖς macédoniens pour obtenir le consensus (et la bienveillance) de leurs ennemis, intérieurs ou extérieurs : la stratégie du silence sur certains faits et la création d'une vérité officielle (chap. 1), celle de la persuasion (chap. 2) se déclinant en différentes méthodes adaptées aux circonstances (la clémence vis-à-vis d'Athènes au lendemain de Chéronée, par exemple). Le dernier chapitre analyse l'utilisation de la religion comme outil idéologique par les

Macédoniens. — La structure du livre que nous venons de présenter est à la fois sa force et sa faiblesse : l'intention analytique est évidente et fonctionne tant que les chapitres sont lus indépendamment. Mais à la lecture de l'ensemble, on s'aperçoit que le découpage effectué est un peu artificiel, donnant lieu à une série de superpositions qui étaient probablement, il faut le reconnaître, difficiles à éviter. — Bien que cela ne constitue pas l'objet de l'étude, le passage extrêmement rapide sur la question de la *Quellenforschung* (en particulier pour le livre XVI de Diodore) laisse le lecteur un peu sur sa faim, d'autant que l'identification des sources influence considérablement la construction du discours idéologique. Mais il est vrai qu'un développement détaillé sur ce sujet aurait modifié profondément le visage de l'ouvrage et peut-être détourné de son objet (G. Squillace évoque d'ailleurs ce problème dans son introduction). La stratégie de l'A. est donc parfaitement compréhensible. — D'un point de vue plus pratique, il faut souligner la présence d'excellents indices. Leur utilisation sera cependant assez limitée puisque la structure de l'ouvrage oblige nécessairement à une lecture par chapitre pour cueillir toutes les nuances du raisonnement et de l'utilisation des sources. La bibliographie est, quant à elle, très complète et parfaitement maîtrisée. — Pour conclure, ce livre illustre à merveille la justesse de la remarque de P. ELLINGER dans son étude « La légende nationale phocidienne », *BCH* supp. XXVII (1993), p. 325 : « En fait, on ne peut s'empêcher d'une impression – qui mériterait d'être vérifiée plus longuement. En cette première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, en même temps qu'avec les innovations tactiques, l'emploi croissant des mercenaires, éclatent les règles traditionnelles de la guerre, il y a simultanément comme une explosion, une prolifération quasi cancéreuse de l'utilisation des vieux mythes et de la religion à des fins de propagande et de justification politique ». — L'ouvrage de G. Squillace en fait une excellente démonstration en apportant un éclairage neuf sur l'œuvre des deux grands conquérants macédoniens dont il souligne le caractère éminemment politique au sens le plus moderne du terme. — Fr.-D. DELTENRE.

Catherine WOLFF, *Déserteurs et transfuges dans l'armée romaine à l'époque républicaine* (Storia politica costituzionale e militare del mondo antico), Naples, Jovene, 2009, 17 x 24, XXX + 453 p. + 9 tableaux, br. EUR 35, ISBN 978-88-243-1895-2.

La désertion est un problème auquel est confrontée toute armée, de tous temps, puisqu'elle est souvent motivée par un instinct humain des plus naturels : l'instinct de survie. Une des images sans doute les plus parlantes de la désertion pour nos contemporains est celle des soldats des tranchées de la première guerre mondiale qui refusèrent, essentiellement à partir des mutineries de 1917, de monter au front, vers ce qui semblait être une mort assurée et inutile. Pour répondre à un problème de cette nature, l'autorité militaire se trouve contrainte de punir sévèrement ce qu'elle considère comme un crime grave. C'est d'ailleurs de cette punition que dépendra la proportion des futurs déserteurs de l'armée en question. Ainsi, pour le cas de figure de la première guerre mondiale, c'est le peloton d'exécution qui pouvait punir ces soldats qui étaient donc précisément « fusillés pour l'exemple ». Mais toutes les armées ne réagissent pas de manière égale face à la désertion, et les motivations des soldats peuvent aussi s'avérer multiples. Toute disciplinée qu'elle fût, l'armée romaine n'échappa donc pas au problème de la désertion. — Partant du constat que l'étude de la désertion dans l'armée romaine avait déjà été longuement menée à bien pour la période impériale – les sources, notamment juridiques, étant plus nombreuses – C. Wolff s'est courageusement penchée sur la période républicaine, avec succès. L'ensemble de cette importante étude est divisée en deux parties : dans un premier temps, la problématique des déserteurs et transfuges est appliquée aux conflits « classiques » ; dans un second temps, au cas particulier des guerres civiles du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Dans les deux cas, l'A. se pose les mêmes questions, mais les réponses apportées peuvent être sensiblement différentes. Pour commencer, C. Wolff se pose la question de savoir qui déserte et qui passe à l'ennemi. L'introduction générale de

l'ouvrage présente déjà les différents termes latins utilisés pour désigner les déserteurs et transfuges : *desertor*, *emansor*, *infrequens*, *defector*, *perfuga*, *transfuga*, *proditor* sont autant de mots qui précisent en latin des réalités que les seuls noms français de déserteurs, transfuges et traîtres n'évoquent qu'incomplètement. Les nuances portent essentiellement sur le caractère définitif de la désertion et sur la volonté réelle du déserteur de rompre ses engagements. Ainsi, l'A. précise que le *desertor* est celui qui abandonne sciemment son poste, viole ses engagements, sans aucun désir de revenir. L'*emansor* est le militaire qui réintègre son poste après une absence. L'*infrequens* désigne simplement le militaire qui n'est pas là, pour une raison ou l'autre. Le *defector* est celui qui déserte son poste pour passer à l'ennemi. Sur base de ces différentes réalités, C. Wolff présente, d'une part, le cas des déserteurs définitifs, qui décident de quitter purement et simplement l'armée et, d'autre part, les déserteurs temporaires qui, souvent sous l'effet de la peur, de la panique ou de la débâcle générale, désertent le champ de bataille, avec ensuite le désir de réintégrer la troupe. L'analyse est chaque fois divisée en trois temps : l'époque de la conquête de l'Italie, celle des deux premiers conflits avec les Carthaginois et enfin, le moment où Rome maîtrise du bassin méditerranéen. Une analyse semblable est présentée pour les transfuges, avec une distinction entre vrais et faux transfuges. Dans la catégorie des faux transfuges, l'A. s'attarde sur l'importance de l'espionnage et du renseignement. En effet, les Romains, tout comme leurs ennemis, pouvaient tenter d'envoyer chez l'adversaire un militaire qui se faisait passer pour un déserteur. Mais cette pratique s'avérait toutefois risquée, car l'armée ennemie soumettait ledit soldat à une série d'épreuves et d'interrogatoires pour vérifier la sincérité de sa trahison envers les siens. Concernant les missions de renseignement et d'espionnage, il nous faut ici citer un titre que C. Wolff n'a pas eu le temps d'intégrer à sa bibliographie, puisqu'il a paru la même année que son ouvrage : Rose Mary SHELDON, *Renseignement et espionnage dans la Rome antique*, Paris, « Les Belles Lettres », 2009. — Après avoir décrit le profil type des déserteurs et transfuges, l'A. énumère les différentes raisons qui peuvent pousser les militaires à désertir ou à passer à l'ennemi. La première et la plus évidente est la peur. Mais cette cause concerne surtout la désertion, particulièrement sur les champs de bataille, plutôt que le transfuge, qui nécessite un grand courage du point de vue de la prise de décision. Une autre raison qui pousse le soldat à désertir ou à passer à l'ennemi est le sentiment d'injustice, ou celui du caractère intolérable de la conduite de ses supérieurs. Il existe également des raisons propres aux déserteurs et d'autres uniquement pour les transfuges. Ainsi, le déserteur peut en avoir assez de la dureté de la vie militaire et des conditions matérielles qu'elle implique. Concernant les raisons des transfuges en particulier, Tite-Live évoque tout simplement le manque de rigueur morale ; l'espoir d'être mieux traité et mieux payé dans le camp adverse motivait également certaines recrues. Dans tous les cas, l'A. insiste sur l'importance de la personnalité du commandant en chef. Sa manière de mener ses troupes et de punir les militaires coupables de désertion déterminait le taux de désertion lui-même. — Les réalités des désertions et transfuges constatées au cours des guerres civiles du I<sup>er</sup> siècle paraissent relativement similaires, de prime abord, à celles présentées pour les guerres classiques. L'A. reconnaît d'ailleurs que les raisons profondes des désertions et transfuges ne changeaient pas vraiment selon que l'on se trouvait dans le premier ou le second cas de figure. Si C. Wolff a néanmoins choisi de présenter cette étude en deux parties, c'est tout d'abord parce que « guerres classiques » et guerres civiles ne sont généralement pas traitées de la même manière dans les textes anciens, dans lesquels les auteurs différenciaient *bellum* et *tumultus* (à quelques rares exceptions près, comme certains passages de César et Cicéron). Ensuite, l'analyse a notamment montré que les occurrences, les proportions et les contextes des désertions et transfuges ne sont pas exactement les mêmes dans les textes rapportant des cas relatifs aux *bella* et dans ceux relatifs aux *tumulti*. Par exemple, C. Wolff constate une plus grande proportion de transfuges par rapport aux désertions en période de guerre civile qu'en temps de guerre classique. Ainsi, le plus souvent lorsque la victoire apparaît inéluctable pour une des deux armées qui s'opposent, l'auteur ancien précise que bon nombre de soldats qui sentent poindre la

défaite (dans le camp pressenti comme futur vaincu) passent à l'ennemi, avant le combat. L'attitude des commandants était également sensiblement différente entre les deux types de conflits, car la communication était plus facile entre deux armées romaines qu'entre une armée romaine et une armée étrangère ; le commandant était donc davantage tenté de pousser l'ennemi à la désertion, en s'adressant directement à lui, sans devoir passer par des émissaires. Parallèlement à ces pratiques, l'A. constate également que les punitions à l'encontre des déserteurs et transfuges sont moins sévères pendant les guerres civiles. — Les trois cent soixante pages de l'étude proprement dite sont suivies d'annexes composées de tableaux récapitulatifs, présentant essentiellement l'état des troupes lors des guerres civiles. Il s'ensuit une importante bibliographie (p. 381-409) et l'ouvrage se termine par des précieuses *indices* (p. 414-453) : sources littéraires et juridiques, noms propres et noms de peuples, noms géographiques. Ajoutés aux tableaux jalonnant l'ensemble de l'étude (exposant généralement une ou plusieurs références présentant une circonstance particulière de désertion ou de transfuge, suivie du résultat qui en découle), ces nombreux outils offrent au chercheur un ouvrage facilement maniable et compréhensible, basée sur une recherche sérieuse et méticuleuse. — David COLLING.

Bill LEADBETTER, *Galerius and the Will of Diocletian* (Roman Imperial Biographies), London - New York, Routledge, 2009, 16 x 24, XIV + 282 p., rel., ISBN 978-0-415-40488-4.

Questo studio è dedicato a una riconsiderazione del progetto politico perseguito da Diocleziano con la creazione del cosiddetto regime tetrarchico. Esso appartiene a quel genere di lavori ispirati a un revisionismo storiografico, molto diffuso ormai anche negli studi di storia antica. Secondo l'autore, contrariamente a quanto si ritiene in genere da parte degli studiosi moderni, tale regime, concepito per mettere fine all'instabilità del III secolo, fu molto meno rivoluzionario di quanto in genere non si ritenga. Diocleziano avrebbe avuto come fine quello di realizzare una dinastia, secondo principi più o meno tradizionali, attraverso il metodo dell'adozione. L. premette alla sua riconsiderazione della questione una rassegna critica delle principali opere della storiografia moderna sull'argomento cui attribuisce la creazione di una sorta di vulgata priva di fondamento nelle fonti antiche. La sua idea sembra scaturire da una sorta di petizione di principio : se le nostre fonti concordano nel presentare Diocleziano come una personalità fondamentalmente conservatrice non è plausibile attribuirgli una riforma radicale del sistema di governo : i modelli di un attivo e non solo nominale impero colegiale sono dinastici (Marco Aurelio con il fratello Vero, Valeriano con suo figlio Gallieno, Caro con suo figlio Carino, Carino con suo fratello Numeriano). I problemi che una tesi così radicale pone sono molteplici e molto seri, a cominciare dalla valutazione del *De mortibus persecutorum* di Lattanzio cui L. deve necessariamente togliere credibilità in ragione di una presunta intenzione da parte dello scrittore cristiano di usare la storia come strumento per la sua teologia (si vedano in particolare le p. 134-146 sull'abdicazione congiunta di Diocleziano e Massimiano). — Diverse e non secondarie sono le questioni che nel libro di L. rimangono senza una risposta soddisfacente, a cominciare da quella della creazione di residenze imperiali diverse da Roma che appaiono funzionali a un'articolazione del potere. Qualche perplessità suscita poi la valutazione (p. 123) secondo la quale *Diocletian's religiosity was in keeping with the spirit of the age*. In realtà è difficile prescindere, a proposito della riorganizzazione dell'Impero da lui promossa, di una politica religiosa a quella finalizzata e subordinata. Perché, se mai, è proprio la religiosità popolare da cui tale impegno prescinde dal momento che il culto del sovrano non poteva essere generalmente attraente per un'epoca in cui crescente era l'attrazione per i culti salvifici. Vero è, se mai, come riconosce lo stesso L., che *Diocletian's reasoning remains a mystery* (p. 140). — A. MARCONE.

## ARCHÉOLOGIE

Claudia LUCCHESI, *Il Mausoleo di Alicarnasso e i suoi maestri* (Maestri dell'arte classica, I), Roma, G. Bretschneider, 2009, 14.5 x 21, XI + 171 p. + 15 fig. + XIV pl., br., ISBN 978-88-7689-219-2.

L'ouvrage de Claudia Lucchese consacré au mausolée d'Halicarnasse est une excellente synthèse concernant le monument. Après une brève évocation du contexte historique et géographique, réalisée, entre autres, grâce aux textes d'Hérodote, Strabon, Pline l'Ancien, Vitruve et Diodore de Sicile, l'A. s'intéresse au satrape Mausole de Carie. L'ouvrage est ensuite divisé en trois grands chapitres : le monument funéraire, son message politico-culturel et son impact dans la littérature et l'épigraphie. — Le chapitre « Monument funéraire de Mausole » commence naturellement par un historique de son étude. Il débute avec l'insertion du monument dans la (ou les) prestigieuse(s) liste(s) des Sept Merveilles du monde antique. L'étude scientifique du mausolée ne débuta réellement qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Claudia Lucchese, après avoir présenté la mission de l'archéologue britannique C. Newton, passe assez rapidement à la mission danoise du professeur Kristian Jeppesen, qui a débuté en 1966. Elle utilise abondamment la riche bibliographie de ce chercheur, parvenant à synthétiser les théories de la mission danoise et à la présenter de manière claire et précise. L'étude architectonique est évidemment basée sur les résultats des fouilles de K. Jeppesen, mais également sur les publications de Pedersen, Zahle, Hoepfner et Waywell. Elle fait également appel, lorsque cela est nécessaire, aux anciennes théories de Fritz Krischen. Pour la description de la décoration du monument (frises, statues...), l'A. utilise l'étude de Waywell (*British Museum*), mais présente également son point de vue. Elle revient notamment sur la question du nombre d'artistes qui réalisèrent les frises. Pour elle, la présence de fragments comportant des lettres différentes ne fait pas référence aux quatre « maîtres » cités par Pline l'Ancien et Vitruve, mais fait partie d'un système d'assemblage des différents éléments de décoration. Claudia Lucchese se montre sceptique quant à la présence de deux phases dans la décoration (la première datant de l'époque de Mausole et la seconde de l'époque d'Alexandre le Grand). — Pour suivre, l'A. s'intéresse à l'architecte du mausolée, en se basant bien entendu sur le texte de Vitruve. Nous regrettons qu'elle n'ait pas développé davantage la question de Satyros mentionné par Pline à Alexandrie (époque de Ptolémée II Philadelphe) : la liste des sept merveilles ayant très probablement été réalisée à Alexandrie, le choix d'y introduire le mausolée était peut-être lié à ce personnage ; rappelons que le restaurateur du temple d'Artémis d'Ephèse, Deinocrates de Rhodes, était le principal architecte d'Alexandrie (Strabon, *Géographie*, XIV, 22-23). Le chapitre se termine par une étude assez complète des sculpteurs. Pour Pline l'Ancien, ils étaient quatre : Léocharès, Timothée, Bryaxis et Scopas. Vitruve cite, quant à lui, un cinquième nom : Pythius (l'A. écarte rapidement Praxitèle, mentionné par Vitruve, car ce dernier n'était pas actif au moment de la construction du mausolée). Claudia Lucchese ne prend évidemment pas les textes antiques au premier degré. Grâce à l'analyse des frises et des statues conservées au *British Museum*, elle remet en cause, à juste titre, la vision antique : un artiste par face. Il y a bien des différences entre les éléments de la célèbre frise des Amazones et il semble donc bien difficile de croire que Scopas réalisa la totalité de la face orientale de la décoration du tombeau. Claudia Lucchese n'exclut pas le fait que Scopas ait pu former des sculpteurs cariens. — Le deuxième chapitre est consacré aux messages politique et culturel véhiculés par le mausolée d'Halicarnasse. Il débute par l'étude des thèmes iconographiques. La taille de l'édifice est le premier élément : son gigantisme tranche avec les sépultures des satrapes antérieurs ; le monument fait partie d'un ensemble, il est lié à la construction de la nouvelle capitale de la satrapie. Claudia Lucchese remarque ensuite que certaines scènes du décor se retrouvent aussi ailleurs dans l'empire perse, notamment sur le sarcophage des pleureuses retrouvé

dans la nécropole royale de Sidon. Elle note également d'autres éléments typiques de l'art hellénisant de l'Orient (sarcophages de Sidon, sarcophage de Çan). D'une comparaison entre l'Amazonomachie et les combats entre Grecs et Perses, elle déduit que le choix de ce thème attesterait de l'hellénisme de Mausole : le satrape serait même assimilé à la puissante figure d'Héraklès. Si Claudia Lucchese veut voir en Héraklès un dieu civilisateur, attestant de la supériorité des grecs sur les Barbares, on peut aussi voir en Héraklès un dieu faisant la synthèse entre Orient et Occident. En effet, les historiens grecs et romains assimilèrent très tôt le dieu phénicien Melqart avec le héros Héraklès (nombreuses attestations épigraphiques, Arrien, Eudoxe de Cnide cité par Athénée de Naucratis, Quinte-Curce, Cicéron ...). Claudia Lucchese conclut que le tombeau visait à héroïser et autocélébrer Mausole. Après quoi, elle s'intéresse aux constructions qui ont inspiré les architectes du Mausolée. Elle présente donc le monument des Néréides de Xanthos, dont les liens avec le mausolée semblent indiscutables, et étudie les rapports entre l'empereur perse et les satrapes. Enfin, elle termine ce point par l'examen d'un des premiers « mausolées » de l'histoire, le tombeau de Cyrus II, situé à Pasargades. Mausole se montra donc ambitieux et très libre vis-à-vis du pouvoir perse achéménide. Après avoir étudié la question de la volonté « dynastique » de Mausole, Claudia Lucchese présente l'influence du tombeau sur les monuments funéraires des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Elle présente, à juste titre, le tombeau au lion de Cnide et le mausolée de Belevi. — Le dernier chapitre, plus bref, est un outil pour le chercheur. Claudia Lucchese cite les principaux textes qui évoquent le célèbre tombeau, avec la version grecque ou latine et une traduction. Outre les textes incontournables de Cicéron, Vitruve, Pline l'Ancien, Pomponius Mela, Lucien de Samosate et Pausanias, elle présente également des textes moins célèbres, tirés notamment des œuvres d'Antipater de Thessalonique, de Valère Maxime et d'Aulu-Gelle. Enfin, elle cite trois inscriptions épigraphiques en grec. — L'ouvrage comporte une très bonne bibliographie. Les quelques lacunes n'enlèvent rien à la qualité du travail : R. MARTIN, « Le monument des Néréides et l'architecture funéraire », *Revue archéologique* (1971), p. 327-337 ; J.-C. RICHARD, « “Mausoleum” : D'Halicarnasse à Rome, puis à Alexandrie », *Latomus* 39 (1970), p. 370-388 ; P. ROOS, « Rock-Tombs in Hecatomnid Caria and Greek Architecture », dans T. LINDERS, P. HELLSTRÖM (éd.), *Architecture and Society in Hecatomnid Caria. Proceedings of the Uppsala Symposium 1987 (Acta Universitatis Upsalensis Boreas. Uppsala Studies in Ancient Mediterranean and Near Eastern Civilisations, 17)*, Uppsala, 1989, p. 63-68. — Un index, des planches et des photographies complètent cette synthèse. Si l'ouvrage de Claudia Lucchese n'est pas totalement novateur, il a le mérite de présenter une synthèse complète décrivant le mausolée d'Halicarnasse. Elle a très bien synthétisé les recherches de l'équipe danoise de K. Jeppesen. Elle a complété ces résultats par une intéressante analyse idéologique du célèbre édifice carien. Signalons également la récente publication d'un ouvrage qui permet de mieux comprendre le contexte carien : O. HENRY, *Tombes de Carie. Architecture funéraire et culture carienne. VI<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.* Préface de P. DEBORD (*Archéologie & Culture*), Rennes, 2009. — Si la synthèse est claire et précise, il serait intéressant de poursuivre cette étude en analysant notamment les tombes de Labraunda. La sépulture d'Idrieus, bien que postérieure au mausolée, permet de mieux comprendre l'agencement des appartements funéraires. L'étude des *tumuli* de Geriş et d'Assarlik pourrait également compléter cette recherche (A. M. CARSTENS, « Tomb Cult on the Halikarnassos Peninsula », *American Journal of Archaeology* 106, 3 [2002], p. 391-409). — Pour ceux qui souhaiteraient disposer de documents clairs en vue de comparer l'iconographie des sarcophages de Sidon, signalons la réimpression anastatique, en 1987, de la publication de la mission de fouilles ottomanes qui les mit au jour : O. HAMDY BEY, Th. REINACH, *Une nécropole royale à Sidon. Fouilles de Hamdy Bey*, 2 vol. Paris, 1892 [réed. anastatique : Istanbul, 1987 (*Archaeology and art Publications, Reprint Series*, n°4)]. — S. POLET.

Amy C. SMITH, Jill GREENAWAY, *Corpus Vasorum Antiquorum. Great Britain, Fascicule 23. Reading Museum Service (Reading Borough Council)*, Oxford, University Press - The British Academy, 2007, 25.5 x 33, XVI + 47 p. + 40 pl., rel. £ 55, ISBN 0-19-726389-5.

Ce volume du CVA est consacré à une collection de vases appartenant au *Reading Museum Service*, en état de prêt quasi permanent au Musée Œre de l'Université de Reading. L'histoire de la collection est retracée dans une introduction due à Jill Greenaway. Le texte principal est dû à Amy C. Smith, spécialiste reconnue de la céramique grecque. L'organisation du catalogue suit les formules déjà établies pour d'autres volumes récents du CVA consacrés à des musées britanniques. La nature de la collection (composée de vases minoens, corinthiens, « ioniens », étrusques, attiques, béotiens et surtout italiotes) fait que la plupart des vases sont petits et sans décor ou présentent un moindre intérêt. Font exception quelques pièces qui méritent d'être citées brièvement : une péliké à figures rouges corinthienne, attribuée au *Pattern Painter* (pl. 3.1-3), représentant sur la face principale un sujet intéressant : un satyre discutant avec une femme assise tenant un miroir ; une oenochoé à figures noires attribué au groupe « pseudo-chalcidien » (pl. 8), et notamment au « Groupe de Polyphémus », qui, selon D. Williams, doit être localisé dans une cité de la Baie de Naples ; le vase en question représente des *κωμασταί* qui adoptent le même pas dansé, ce qui les rapproche des satyres et des *κωμασταί* sur des dinoi du Groupe Campana (voir, par exemple, un exemplaire de Vienne, anc. coll. Castellani, cf. A. TEMPESTA, *Le raffigurazioni mitologiche sulla ceramica greco-orientale arcaica*, Roma, 1998, pl. 12.2) et surtout des vases étrusques (p. ex., une amphore d'Orvieto, inv. 463, due au Peintre de Pâris, cf. L. HANNESTAD, *The Paris Painter*, Copenhague, 1974, pl. 7c) ; ces parallèles certifient, d'une certaine manière, l'affiliation du groupe « pseudo-chalcidien » aux vases produits dans l'aire tyrrhénienne ; un grand nombre de lécythes attiques à figures noires du groupe du Peintre de Hémon, aux sujets dionysiaques (pl. 10-12) ; une coupe attique à figures rouges du Peintre de Pithos représentant un banqueteur au bonnet scythe vu de dos, qui a été retrouvée dans la Tamise (pl. 14.1, cf., à ce propos, l'abondante bibliographie citée à la p. 19 de l'ouvrage) ; un cratère en cloche attique à figures rouges, à sujet dionysiaque (pl. 15-16) ; un lécythe à fond blanc représentant la visite de deux femmes sur une tombe (pl. 17) ; plusieurs vases apulien, dont l'alabastré (pl. 20.1-4) et une paire d'amphores panathénaïques (pl. 21-23 ; à la bibl. citée à la p. 26, ajouter H. LOHMANN, *Grabmäler auf unteritalischen Vasen*, Berlin, 1977, p. 246-247, nos A 597-598), représentant un homme et une femme défunts, dans des *voïσκοι* (le sujet des deux vases, l'appartenance à la production du même peintre au sein du *Split-Mouth Group* et leur état de conservation suggère qu'ils ont appartenu jadis au mobilier d'une seule tombe familiale, provenant peut-être d'une région italique indigène) ; un cratère à colonnettes apulien, représentant un guerrier « indigène » assis entre un compagnon et une femme (pl. 26) ; un lécythe aryballisque apulien provenant d'un contexte funéraire de Corinthe (non cité par I. Mc PHEE, E. PEMBERTON, « South Italian and Etruscan Red-Figure Pottery from Ancient Corinth », dans L. BEAUMONT, C. BARKER, E. BOLLEN [éd.], *Festschrift in Honour of J. Richard Green [Mediterranean Archaeology, 17]*, 2006, p. 55-60) ; un autre vase de la même forme, représentant trois ménades courant avec un éphèbe (ou Dionysos) vers la droite (pl. 32) ; une « tasse », ou oenochoé de forme 8B (pl. 33), représentant une femme allongée et Éros devant un *λουτήριον* ; une oenochoé de Gnathia à masque de comédie (pl. 37.1-4) et un autre vase dans la même technique, remarquable par sa provenance corinthienne de style allégé. — Les textes sont très courts, mais contiennent l'essentiel pour ce lot de vases médiocres. La qualité des photos est moyenne. Les index et la bibliographie sont complets et utiles. En conclusion, un fascicule de grand intérêt pour le spécialiste, surtout parce que plusieurs de ces vases n'avaient pas fait l'objet de publications récentes. — D. PALEOTHODOROS.